

La France et les États-Unis à l'épreuve
du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler
(Essai d'analyse morphologique du XXI^e siècle occidental),
par Christophe Scotto d'Apollonia

*Le Déclin de l'Occident (Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle)*¹ est l'œuvre principale et capitale de la philosophie de l'histoire depuis un siècle. Publié en deux parties, la première en 1918, la seconde en 1922, rapidement traduit dans toutes les langues, à l'exception notable du français², cet essai d'Oswald Spengler (1880-1936), qui s'inscrivait plus ou moins malgré lui dans le mouvement intellectuel de la Révolution conservatrice allemande (1918-1932), a fasciné et déterminé parmi les plus grands esprits ; et seul le triomphe du gauchisme culturel a pu ces dernières décennies jeter sur lui l'ombre idéologique funeste de son mancenillier cérébral.

Ses nombreux disciples se découvrent dans les domaines les plus divers. Après lecture de *Déclin de l'Occident*, leur œuvre en semble marquée au fer rouge. Citons Ernst Jünger, André Malraux, Pierre Drieu la Rochelle, Howard Phillips Lovecraft, Issac Asimov, Claude Lévi-Strauss, Arnold Toynbee, Julien Gracq, Cioran, Ernst Nolte, Samuel Huntington, Alain de Benoist, Philippe Muray. En France, l'essai méconnu de Drieu la Rochelle³ intitulé *Notes pour comprendre le siècle* (1941) nous paraît l'écrit français le plus spenglérien jamais paru. Certaines pages de *Tristes Tropiques* (1955) semblent calquées sur *Le Déclin de l'Occident*. Samuel Huntington doit à Spengler tous ses concepts historiques, dont celui de *choc des civilisations*, et le livre éponyme (1996) lui est un véritable hommage, bien qu'Huntington ne soit qu'un sous-Spengler assez timide – à l'instar de Toynbee, et que dire de Nolte ! La

¹ Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident (Esquisse d'une morphologie de l'Histoire universelle)*, traduit de l'allemand par Mohand Tazerout, Gallimard, 1948 & 1976, 2 tomes.

² Si la première publication en langue française du *Déclin de l'Occident* date de 1948, l'excellente traduction de Mohand Tazerout, la seule à ce jour, fut achevée en 1931 (premier volume) et 1933 (second volume). La volonté de Spengler est la seule raison pour laquelle elle ne parut pas à ce moment-là, pourtant si propice à sa lecture. Par patriotisme allemand, dans le cadre assez menaçant de la rivalité franco-germanique à cette époque, Spengler ne voulut pas offrir aux intelligences françaises les armes forgées par son génie.

³ André Malraux travaillait dans les années 1930 comme conseiller éditorial aux éditions Gallimard ; en tant que tel, il eut accès à la traduction dactylographiée de Mohand Tazerout, dont il transmit de longs extraits à son ami intime et futur parrain de son fils, Pierre Drieu la Rochelle, avec lequel il s'entretint ensuite de Spengler. Bien que le nom de Spengler n'apparaisse jamais, à notre connaissance, sous la plume de Drieu, il est évident qu'à compter du milieu des années 1930, ses écrits sont progressivement imprégnés d'une philosophie de l'Histoire d'inspiration spenglérienne.

Nouvelle Droite, et en particulier Alain de Benoist, dès les années 1970, s'est explicitement réclamée d'Oswald Spengler, et n'a jamais failli à son admiration depuis, jusque dans les numéros les plus récents de la revue *Éléments*. Les deux plus fameux essais de Philippe Muray : *Le XIX^e siècle à travers les âges* (1984) et *Après l'Histoire* (1999-2000), sont imbibés de la pensée spenglérienne. Et comment comprendre des œuvres romanesques aussi fascinantes qu'*Héliopolis* (1949) d'Ernst Jünger, *Aux Montagnes de la Démence* (1931) de Lovecraft, le *Cycle de Fondation* (1942-1993) d'Issac Asimov, et les essais sur l'Art et l'Histoire de Gracq, Cioran et Malraux, publiés entre 1950 et 1980, sans s'être au préalable imprégné de Spengler ?

La méthode analytique que propose *Le Déclin de l'Occident* est proprement inouïe. Pourtant, Oswald Spengler ne prétendait pas à l'originalité absolue. Il déclare dès les premières pages de son essai, précisément dans l'Introduction, qu'il ne fait que poursuivre, étendre et approfondir une méthode d'analyse historique initiée instinctivement, presque inconsciemment, par Goethe dans ses écrits poétiques et dramatiques, en particulier dans les deux *Faust* (1808 & 1832), puis théorisée et affinée par Friedrich Nietzsche dans *Par-delà Bien et Mal* (1886) et *Généalogie de la morale* (1887). Fausse modestie ? Hommage sincère d'un thuriféraire ?

L'influence nietzschéenne est une évidence. Plus profondément, l'œuvre de Spengler s'inscrit dans le vaste mouvement germanique contre les Lumières, d'abord entaillées par le Romantisme de la *Sturm und Drang*, ensuite balafrees par Hegel et Kierkegaard, enfin dépassées et immolées par Nietzsche et Freud, et dont la Révolution conservatrice allemande de l'Entre-deux-guerres se voulut le premier avatar métapolitique. Voici un siècle que la Philosophie des Lumières est une sénescence surannée, une putréfaction intellectuelle, que les Lumières se sont éteintes dans les âmes européennes dont elles ne devraient plus servir que de fumier aux intelligences. Voici pourtant un siècle que les idéaux sociopolitiques et géopolitiques occidentaux en restent tributaires (le gauchisme culturel dans un capitalisme néolibéral) ; ceci explique le dédain universitaire envers l'œuvre de Spengler.

Toujours est-il que cet essai dense d'un millier de pages imprimées en petits caractères est, plus qu'une révolution intellectuelle, une véritable révélation humaine. C'est en réalité l'essai historique le plus roboratif jamais rédigé. Ses lignes traumatisent à jamais notre vision de l'Histoire... et de l'actualité.

La recension détaillée d'un tel ouvrage mériterait une étude approfondie qui étendrait cet article jusqu'à user la patience du lecteur. Elle a, de fait, plusieurs fois été rédigée. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur curieux au numéro 59-60 (mars 2011) de la revue *Nouvelle École* ainsi qu'aux nombreux articles publiés sur la Toile, qui en proposent d'excellents résumés pédagogiques.

Notre volonté ici est plutôt de montrer au néophyte la vigueur et l'actualité brûlante de cette œuvre, de susciter en lui le désir impérieux de la dévorer, en l'appliquant directement à la situation sociopolitique et géopolitique contemporaine. Quant aux initiés, nous leur offrons le bonheur d'exercer leur intelligence en confirmant ou infirmant notre analyse.

Dans cet objectif, nous nous contenterons d'offrir, avant de la mettre en pratique, un bref résumé de la méthode analytique spenglérienne, ainsi que des nuances que nous y apportons **(I)**.

La mise en œuvre consistera à comparer la civilisation occidentale (européenne et nord-américaine) à celle de l'Antiquité gréco-romaine (Grèce, Étrurie, Rome), afin de déterminer le stade historique actuel de la France et des États-Unis, et prédire par là même l'avenir de la France à travers ses seuls scénarios possibles **(II)**.

I – LA MÉTHODE ANALYTIQUE SPENGLÉRIENNE DE L'HOMOLOGIE HISTORIQUE

a) Les phases morphologiques des civilisations

L'analyse d'Oswald Spengler se fonde sur l'observation que chaque culture constitue une *Vision du Monde* („*Weltanschauung*” ou *Psyché*) originale, unique et exclusive, circonscrite par des totems et des tabous, exprimée par des symboles précis, partagée par une population donnée, dans un lieu défini, et que cette vision se développe toujours, à travers les siècles, selon un schème spécifique.

Cette Vision du Monde, ou *Psyché culturelle*, va déterminer en son aire les rapports sociaux, économiques, politiques, artistiques, philosophiques, théologiques, amicaux, amoureux qu'elle a frappés de son *sceau psychique*. Autrement dit, notre esprit se construit autour de l'héritage spirituel, intellectuel, impressif et génétique de nos ancêtres, que nous transmettent notre famille, notre classe sociale, notre éducation premières, dont nous sommes imprégnés, imbibés même, dans l'enfance et l'adolescence, qui s'impose ainsi, instinctivement et inconsciemment, à l'individu adulte, formant son *psychisme* ; et dont personne, sauf de rares intelligences, ne saurait s'abstraire.

L'objectif des individus les plus éminents (clercs et aristocrates, devenus intellectuels et politiciens) sera alors de poursuivre la logique de cette vision en l'approfondissant et en la confrontant au Réel. Cette confrontation engendre un mouvement *dialectique* (donc tragique) entre le Réel (Nature, Cosmos, Cultures étrangères) et la *Psyché culturelle*.

Ces considérations mènent Oswald Spengler à préciser qu'une civilisation n'est pas tant une unité ethnique, linguistique, géographique ou religieuse qu'une *communauté de destin*.

Deux individus issus de cultures différentes peuvent donc user de la même langue et des mêmes concepts abstraits (Justice, Liberté, Égalité, Fraternité, Dieu, Laïcité, Patrie, etc.) sans que les définitions desdits concepts se rejoignent, puisqu'elles ne recouvrent pas la même perception du Réel. Ces deux individus occasionnent ainsi, à *leur insu*, un dialogue de sourds susceptible d'engendrer les pires méprises et, sous l'accusation d'hypocrisie, des haines inexpiables – ceci précisé qu'une langue, à moins d'être un sabir, est toujours formatée à l'aune d'une culture donnée. Les psychismes culturels s'avèrent, en conséquence, radicalement *hermétiques* entre eux, à l'exception d'individus d'une intelligence et d'une érudition exceptionnelles.

Spengler compare dès lors les stades historiques d'une culture donnée, par nature tragiques et dialectiques, à un développement *organique*, ce qui explique le choix des métaphores *morphologiques* fauniques et floristiques pour désigner lesdits stades⁴ :

- *l'enfance et l'adolescence ou phase printanière* : la Psyché culturelle se caractérise alors par une mystique onirique ancrée dans un paysage rural maternel et s'exprime en symboles poétiques ;
- *l'âge adulte ou phase estivale* : la Psyché se caractérise par une âme encore pleine du souvenir de l'enfance, et s'exprime à travers des symboles rationalisés ;
- *l'âge mûr ou phase automnale* : la Psyché se caractérise par un rationalisme et une irrégion prégnants en raison du déracinement citadin, entraînant un oubli de l'esprit de jouvence originel, mais les esprits, plus préoccupés du Monde que du Ciel, de la Nature que du Cosmos, sont encore plein de vigueur, et s'expriment par concepts et abstractions ;
- *la vieillesse ou phase hivernale* : la Psyché se caractérise par une frilosité devant la cruauté de la Nature et devant d'autres jeunessees, ne s'exprime plus que dans un Droit mesquin et des ambitions sociopolitiques matérialistes ;
- *pétrification cadavérique* : la Psyché devient incapable de création nouvelle, et soit se contente de l'imitation itérative des créations anciennes (période posthistorique), soit plonge dans l'amnésie culturelle (prélude à une acculturation).

Dans la culture française, par exemple, la jouvence printanière correspond à la seconde moitié du millénaire médiéval (1095-1494)⁵, la jeunesse estivale à la Renaissance et au Baroque (1494-1653)⁶, l'âge mûr automnal à Versailles et aux Lumières (1653-1815)⁷, la sénescence hivernale à la Révolution industrielle et à la décolonisation (1815-1969)⁸, la décomposition cadavérique s'instaurant à compter des années 1970.

Toutes les cultures commencent par une époque mystique des cathédrales et des croisades sise au sein de paysages agrestes, se composent exclusivement de paysans, d'aristocrates et de clercs, répartis en trois ordres, ordres divisés en classes sociales hermétiques et très racées (par endogamie génétique) ; toutes s'achèvent dans des mégapoles petites-bourgeoises coupées de la campagne originelle où se brassent toutes les ethnies et toutes les classes sociales jusqu'à ne

⁴ Rappelons que le sous-titre du *Déclin de l'Occident* est « morphologie de l'Histoire universelle ».

⁵ De la première Croisade, qui inaugure la conscience nationale et les prémices de l'art gothique, jusqu'aux premières Guerres d'Italie.

⁶ Des Guerres d'Italie jusqu'à la Fronde.

⁷ De l'échec de la Fronde jusqu'à la défaite de Waterloo.

⁸ De la seconde Restauration jusqu'à la présidence de De Gaulle.

plus se distinguer dans un informe métissage ; entre les deux époques, de huit à treize siècles peuvent s'écouler, ce que, par facilité théorique, Spengler va ramener à une période millénaire, soit un décompte morphologique sur dix siècle – de même qu'un être humain, de nos jours, a, dans les pays industrialisés, une espérance de vie moyenne de quatre-vingts ans, alors que certains individus s'éteindront de mort naturelle à soixante ans et d'autres centenaires. Il s'en induit que les phases historiques modelées par la morphologie ne durent pas toutes le même nombre de décennies ou de siècles. Par exemple, si la jeunesse estivale est censée durer en moyenne deux siècles dans chaque civilisation millénaire, cela signifie qu'elle dure au minimum un peu plus d'un siècle et au maximum trois siècles soit entre cent vingt années et trois cents années, en raison de contingences imprévisibles : guerres civiles, invasions, épidémies, génocides, isolat culturel, acculturation forcée, épuisement des esprits en raison d'épreuves tragiques, génie exceptionnel avortant par son œuvre (politique ou artistique) la postérité potentielle ; mais dans tous les cas, cette phase historique aura lieu à tel stade morphologique.

Quelle nécessité de s'achever pour une culture ? C'est l'objection principale formulée contre Spengler par ses contempteurs. Cette nécessité semble pourtant évidente. Un artiste, parvenu à la perfection de son art, s'étirole ou se tait. Chaque écrivain cherche à rédiger une œuvre, symbiose de la perfection stylistique et de la profondeur philosophique, de celle-ci incarnée par celle-là, œuvre à la recherche de laquelle il épuise son existence entière, sans toujours y parvenir. Les écrivains et poètes dont l'âme atteint ce sommet deviennent soudain silencieux, ou bien passent le reste de leur vie se plagier. Dans ce dernier cas, ils accoucheront peut-être de beaux livres ; cependant, même mieux maîtrisés sur le plan stylistique, ils n'obtiendront jamais la fraîcheur solaire de l'œuvre à son zénith. Ainsi de Jean Racine, qui à la onzième tragédie, *Phèdre* (1677), après treize années de tragédies successives, atteint sa perfection, et se tut. Il ne reprit la plume qu'à la demande expresse et insistante de la reine morganatique, et ses deux tragédies suivantes, *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), si elles se révèlent encore meilleures par le style, la maîtrise du sujet et la profondeur, ne possèdent plus cette fièvre qui fascine dans les vers des années 1660-70 : elles sont d'une superbe cristallisée. Racine s'est simplement plagié.

Il en va de même des cultures : chacune cherche à porter à la perfection une Psyché culturelle qu'elle veut imposer à la Nature, à la société, à Dieu, aux concepts, à l'étranger ; tous ses arts : politique, militaire, esthétique, y tendent fébrilement. Lorsqu'elle y est parvenu, elle s'étirole, puis se plagie (pétrification) ou se tait (acculturation). Et les générations successives ne font que reprendre le travail des générations précédentes où celles-ci l'ont abandonné, travail

dont hérite leur psychisme culturel. L'Art français a trouvé une sorte de perfection à la fin du XIX^e siècle et dans le premier tiers du XX^e ; il n'a plus rien à dire depuis, et les quelques génies littéraires qui subsistent, malgré leur fièvre personnelle, ne parviennent pas à sortir du roman proustien ou célinien. On observe le même mouvement dans la mode : alors qu'un profane observe à l'œil nu les dissemblances flagrantes entre les modes des décennies successives 1920 et 1930, ou bien 1970 et 1980, les décennies 2000, 2010, 2020 ne se distinguent plus que par des nuances, et il serait aisé de faire passer la plupart des vêtements de l'an 2000 pour une mode vestimentaire 2020, alors qu'il était ridicule de porter un habit 1920 en 1930, ou 1975 en 1985. Sur le plan politique, l'Ancien Droit à travers le régime monarchique incarnait l'âme française ; son anéantissement par la Révolution de 1789, qui crut à la mode rationaliste pouvoir tout engendrer *ex nihilo*, faillit sonner le glas d'une culture qui chercha ensuite fébrilement à retrouver une forme organique à travers des soubresauts révolutionnaires et putschistes réguliers de 1789 à 1958 ; la Constitution gaullienne (1958-1962) lui a accordé cette grâce ; et depuis, les réformateurs constitutionnels appelant à une VI^e République ne proposent sous ce nom qu'une resucée de la IV^e (1946-1958). Quant à l'art militaire, il a trouvé son héros avec Napoléon (1799-1815), et il a fallu une succession de catastrophes jusqu'à Diên Biên Phu (1954) pour que les militaires français abandonnent leur fascination morbide pour l'empereur déchu.

C'est en ce sens que les cultures sont un *psychisme* communautaire développé selon une logique *morphologiques* par une élite imbibée de ce psychisme.

Dès lors, Oswald Spengler effectue une distinction désuète entre *culture* et *civilisation* : la « culture » désignerait la période de vitalité d'une culture, la « civilisation » celle de sa putréfaction. Nous lui préférons, dans l'étude ci-après, la distinction plus moderne entre préhistoire et histoire : la *culture* désignera ainsi tout peuple présentant une Vision du Monde originale ; mais la *civilisation* intronisera son entrée dans l'Histoire, laquelle entrée naît d'un rapport dialectique violent entre les individus, les idées, les ordres et les classes sociales d'une culture donnée. En d'autres termes, la préhistoire se caractérise par une pensée clanique, tribale et hiérarchisée autour d'un chef de clan (élu ou héritier), dans une structure souvent limitée à quelques centaines ou milliers voire dizaines de milliers d'individus : ainsi des Aborigènes d'Australie, des Amérindiens d'Amazonie ou d'Amérique du Nord, des peuples nomades d'Afrique, des Germains païens ou ariens des Grandes Invasions, des Musulmans de Ciscaucasie (Daghestan, Ossétie, Tchétchénie, Circassie), des Mongols hunniques. Ces peuples anhistoriques connaissent certes des luttes de pouvoir entre individus, mais non idéologiques, non dialectiques : il ne s'agit pas pour eux de transformer morphologiquement leur culture,

mais de diriger un groupe donné. Les luttes médiévales entre Guelfes et Gibelins pour savoir qui du pape ou de l'empereur doit détenir et incarner le pouvoir spirituel, de même que les contre-révolutions opposées à des révolutions en vue d'instaurer des ordres politiques s'excluant, leur restent inconcevables. Dans la phase préhistorique (dénuée de toute expérience historique) ou posthistorique (civilisation pétrifiée) d'une culture, termes que nous confondrons désormais sous celui d'*anhistorique*, la tribu fonctionne sur un mode de croyances, de totems et de tabous inviolables et indubitables, dont la mise en œuvre est effectuée par le chef sur lequel pèse toute responsabilité, tandis que la moindre incartade, la moindre originalité est sévèrement châtiée. Or, les grands concepts politiques et philosophiques, les grands symboles théologiques et artistiques naissent, à l'inverse, et en toute logique, de la dialectique historique, de la déchirure qu'instaure celle-ci dans les âmes et les corps (sociaux). Sans Histoire, point de grande littérature, point de recherche artistique, nul questionnement philosophique ou social, aucune contradiction politique. Ainsi s'explique, chez ces peuples, l'état permanent de république bananière, en raison d'un corps électoral déterminé par son ethnie et sa religion (ou doctrine conceptuelle), ce à l'inverse de la dialectique interne aux sociétés historiques, où les classes sociales, les ethnies et les trois ordres se fractionnent en fonction de l'idéologie (par exemple, les Romains de -50 entre Pompée et César, ou le prolétariat allemand de 1930 entre le parti communiste (KPD), le parti nazi (NSDAP) et le parti catholique (Zentrum)). Cette analyse s'observe et se confirme en particulier dans la musique : celle des peuples anhistoriques se fonde sur des rythmes heurtés, des battements et clappements, et peu ou prou sur la mélodie, laquelle résulte à l'inverse d'une distorsion rythmique, d'une indépendance de la cadence monotone, donc d'une exigence mathématique, c'est-à-dire dialectique : ainsi de la musique polyphonique et contrepointique occidentale. Il en est de même dans le style littéraire anhistorique : les phrases à la syntaxe simplifiée (sujet-verbe-complément) ne se distinguent plus de l'oralité, ou se hachent sur le mode d'un marteau-piqueur (phrases d'un ou deux mots) ; tandis que l'écrit littéraire trace en période historique les runes sacrées : il diffère de l'oralité quotidienne, car il est une incantation à caractère mystique, et s'étire alors dans un long souffle : les styles proustien, célinien et aurevillien en constituent l'apogée en langue française.

L'analyse distinctive entre Histoire et Préhistoire, confirmée par toute l'anthropologie des sept dernières décennies, à commencer par *Tristes Tropiques* (1955), force à consacrer dorénavant le terme de *culture* aussi bien aux peuples historiques que préhistoriques. La période dialectique millénaire, correspondant à la morphologie de l'Histoire, doit donc y être discernée. À ce titre, le terme de *civilisation* convient à la perfection. Quant à la période de pétrification posthistorique, comme le montre Spengler, elle correspond à la décrépitude progressive de la

dialectique historique jusqu'à son anéantissement, signifiant un retour à la pensée tribale, donc anhistorique. Pour user du calembour de Philippe Muray, l'*Après-Histoire* rejoint la *Préhistoire*.

b) L'analyse homologique des civilisations

Ainsi les civilisations, et non les cultures, connaissent-elles un mouvement morphologique irrépressible que nous nommons plus communément Histoire. La question est alors de savoir pourquoi les civilisations ne connaissent pas une histoire événementielle strictement identique.

La réponse est simple, et biologique. Les civilisations se composent d'individus, certes déterminés par le sceau psychique civilisationnel, mais aussi par une composante génétique singulière ; ces individus vont se retrouver alliés ou confrontés à des individus eux aussi singuliers ; cela va les mener à mettre en œuvres des contingences (faits sociaux, militaires et politiques) aléatoires, qui prendront un tour inédit au regard des autres civilisations du même âge morphologique.

C'est ici qu'apparaît la nécessité scientifique de la comparaison *homologique*. L'*homologie* consiste à mettre en parallèle deux époques issues de deux civilisations différentes, ou bien deux cultures appartenant à la même civilisation, en tenant compte de leur âge morphologique.

Voici un exemple d'analyse *homologique* à propos de deux cultures appartenant à la même civilisation au même âge morphologique, à savoir les royaumes de France et d'Angleterre au milieu du XVII^e siècle : tous deux connaissent au même moment des guerres civiles engendrées par une bourgeoisie naissante, une aristocratie déclinante, contre un pouvoir étatique royal centralisateur en pleine expansion bureaucratique : ce sera en Angleterre la Grande Rébellion ou Guerre civile anglaise (1642-1649), en France la Fronde bourgeoise suivie de la Fronde des Princes (1648-1653) ; sauf qu'en Angleterre, à l'inverse de la France, les Frondeurs triomphèrent, et y imposèrent progressivement, dès 1660 (après la parenthèse républicaine des Cromwell (1649-1660)) et surtout à compter de 1688-89, la Monarchie constitutionnelle ; tandis qu'en France, les Royalistes vainqueurs érigèrent la Monarchie absolue (1653-1789) ; et avec ces deux types de régime opposés, Anglais et Français poursuivirent pourtant une morphologie historique identique, jusqu'à aboutir au même moment à la Révolution industrielle (aux alentours de 1770) et aux exigences démocratiques (conquête du suffrage universel masculin en Angleterre (1819-1918) et en France (1793-1848)).

Se découvre ainsi la vacuité des analyses *analogiques* propre à la science universitaire depuis deux siècles. L'*analogie* consiste en effet à mettre en parallèle puis à déclarer identiques deux événements politiques en raison d'une simple similitude des contingences (individuelles, politiques, sociologiques, économiques).

Voici un exemple d'analyse *analogique* : la comparaison entre la Révolution anglaise décapitatrice de Charles I^{er} (1649) et la Révolution française décapitatrice de Louis XVI (1793). Il va de soi, comme nous l'avons vu précédemment, qu'une telle comparaison est foncièrement erronée tant sur les causes socioculturelles que sur l'interprétation symbolique par les acteurs de l'époque. La conséquence funeste d'une telle analyse analogique sera de rendre incompréhensible les conséquences de chacune des deux révolutions : en Angleterre, la monarchie constitutionnelle contrôlée par une oligarchie aristocratique (héritée ou élective), en France, la république démocratique populacière. C'est pourtant l'analogie qui est enseignée aujourd'hui dans les facultés d'histoire en France, ce qui explique la médiocrité indicible des études universitaires actuelles, et la prégnance des idées rationalistes et progressistes.

Une difficulté tient, il est vrai, en ce que les divers pays d'une même civilisation n'atteignent pas toujours à la même époque le stade morphologique correspondant. Il y a en effet des pays d'avant-garde, souvent celui ou ceux d'où est partie l'impulsion civilisationnelle, et des pays d'arrière-garde, parce qu'assimilés sur le tard ou nés à un stade civilisationnel avancé. Ainsi de la France vis-à-vis des États-Unis.

Il semble évident que la Guerre de Sécession (1861-1865), par le massacre culturel de l'aristocratie sudiste, encore francophone en Louisiane, correspond à la Révolution française (1789-1799), alors que la Guerre d'Indépendance états-unienne (1775-1783), pourtant contemporaine de celle-ci, se situe dans la suite et comme la conséquence inéluctable de la Fronde anglaise (1642-1649), puisque les Treize colonies d'Amérique étaient peuplées des éléments les plus frondeurs d'Angleterre (Puritains dominés par une bourgeoisie industrielle), placés durant un siècle et demi (1607-1775) en situation d'isolat culturel. De fait, la Fronde est un mouvement éminemment réactionnaire et libertaire, alors que la Révolution française est progressiste et totalitaire : les conséquences des régimes instaurés seront donc à la hauteur de cette distinction ; seule l'*analogie* des époques (la décennie 1780) fait que les deux se réfèrent à la philosophie des Lumières, encore que les jeunes États-Unis se réclament du magistrat-aristocrate Montesquieu, admirateur de la Fronde anglaise triomphante, tandis que la France républicaine s'inspire du suborneur et aventurier Rousseau, apologiste d'un Contrat social totalitaire.

Le lecteur comprendra ainsi l'intérêt de l'analyse homologique fondée sur la morphologie de l'Histoire : permettre la compréhension des forces sociales, politiques et idéologiques en présence, et ainsi les possibilités sociopolitiques de l'avenir.

L'Histoire par sa cruauté est tragique, et la moindre erreur d'interprétation et d'appréhension entraînera pour la faction de l'analyste trop suivi soit un échec inéluctable, donc

un épuisement définitif des forces usées en vain, soit, à terme, une trahison inexpiable des idéaux originels, pour aboutir parfois même au triomphe d'un monstre.

C'est l'ignorance par Charles Maurras de l'analyse morphologique qui a mené, pour l'essentiel, l'Action Française à un échec séculaire dont elle peine à se remettre, et la plus puissante idéologie de la Droite, pourtant incarnée dans la Résistance et le Gaullisme, à ne constituer plus aujourd'hui que des groupuscules impuissants. C'est le même vice qui mène sans cesse la Gauche, dans ses alliances internationales comme dans sa politique immigrationniste, à la catastrophe sociale, économique, politique et morale.

Énonçons-le une fois pour toute : l'analyse homologique des civilisations considérées selon leur morphologie historique, analyse créée par l'esprit titanesque de Goethe puis de Nietzsche, et développée par celui, gigantesque, de Spengler, s'avère la seule méthode scientifique d'analyse historique probante et sans faille... si elle est appliquée avec rigueur et érudition – ce que nous nous efforcerons de faire dans la seconde partie de cette étude.

II – SITUATION MORPHOLOGIQUE ACTUELLE DE LA CIVILISATION DITE OCCIDENTALE AU REGARD DE LA CIVILISATION DITE GRÉCO-ROMAINE

a) Définition des civilisations dites occidentale, gréco-romaine et orientale

Il est devenu classique d'effectuer une comparaison entre la civilisation gréco-romaine d'une part, la civilisation occidentale de l'autre. Cette étude est légitime, car la civilisation gréco-romaine présente un avantage exceptionnel : elle constitue une image parfaite du schème morphologique des civilisations humaines ; de plus, la civilisation occidentale a toujours affirmé son admiration pour la civilisation gréco-romaine, l'imitant souvent, s'en réclamant toujours. Cette comparaison est toutefois de nos jours effectuée sans méthode, à travers le sophisme analogique propre aux rationalistes et autres progressistes. Restituer la rigueur de la méthode homologique, par le moyen de l'analyse morphologique spenglérienne, est ce à quoi nous nous évertuerons ici.

Entendons-nous d'abord sur les aires géographiques et civilisationnelles concernées, telles que définies avec justesse par Oswald Spengler :

- La civilisation *helléno-italique*, plus communément nommée *gréco-romaine*, et que Spengler nomme « apollinienne », regroupe la Grèce antique, l'Étrurie et la Rome antique. La Grèce antique comprend la Grèce continentale, la baie de Naples, la Sicile, la Dalmatie, la Crète, le Bosphore, Chypre et l'Anatolie occidentale, ainsi que plusieurs colonies (ports et leurs alentours) disséminées sur les rivages de la Côte-d'Azur, du Liban, de l'Égypte et de la Lybie ; tandis qu'en Italie du Nord s'érige l'Étrurie ; et qu'au centre de l'Italie s'élève Rome, héritière des deux précédentes. Le foyer originel de la culture helléno-italique semble toutefois être la Grèce continentale, à compter au plus tôt du XIII^e siècle avant Jésus Christ. La disparition de sa Psyché dans l'Histoire humaine marque la fin de l'Antiquité.

- La civilisation *européo-occidentale*, plus communément dénommée *occidentale*, et que Spengler nomme « faustienne », correspond actuellement à l'Europe de l'Ouest et centrale, à l'Amérique du Nord, à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, ainsi qu'aux Blancs d'Afrique du Sud, du Brésil et d'Argentine. Son foyer culturel originel correspond au pentagone délimité par la Bretagne, le Rhin, la Plaine

du Pô, le Tibre et les Pyrénées, c'est-à-dire l'empire carolingien à la mort de Charlemagne (814). Mais c'est en France, au XI^e siècle, que fut donnée l'impulsion civilisationnelle initiale (dialectique). La France en constitue l'épicentre, et ceci explique que ce pays fut toujours à l'avant-garde de la civilisation européen-occidentale, puis entra en décadence avec au moins un siècle d'avance sur les autres pays occidentaux. Âgée de presque mille ans, cette civilisation est entrée dans une phase de sénescence avancée, certaines de ses cultures étant déjà anhistoriques.

- De plus, Spengler observe l'existence d'une troisième civilisation d'importance pour la compréhension des deux précédentes : la civilisation *irano-arabo-byzantine*, que l'on surnomme communément *orientale*, et que Spengler nomme « magique ». Cette civilisation est née au Proche- et au Moyen-Orient, plus précisément dans le Croissant fertile (y compris l'Égypte) au I^{er} siècle avant notre ère. Cette civilisation va, dès le II^e siècle de notre ère, acculturer la Grèce hellénistique, par métissage psychique et génétique progressif des Grecs avec les esclaves orientaux affranchis, et par inclusion socioéconomique de la Grèce dans le Proche- et le Moyen-Orient. La Grèce hellénistique muera dès lors en une culture orientale originale : la culture *byzantine*. S'y incorporera aussi, vers la même époque, l'Arabie, puis en définitive tous les territoires de l'empire islamique après l'Hégire. La civilisation orientale étant née voici plus de deux mille ans, il s'en conclut qu'à l'évidence les cultures en relevant sont depuis longtemps entrées en phase posthistorique, donc que le psychisme de ses ressortissants est radicalement anhistorique : politiquement tribal (non dialectique) et intellectuellement stérile (pastiche du passé).

Il n'est pas inutile d'exposer succinctement la distinction opérée par Spengler entre ces trois cultures.

La Psyché culturelle européen-occidentale se caractérise par la *notion de l'infini*, de la troisième dimension, de la perspective, qui apparaît, par exemple, uniquement dans la peinture franco-flamande au XV^e siècle, alors qu'elle est ignorée du reste du monde depuis des millénaires (ce qui semble sidérant aujourd'hui) ; ou dans la Grande Musique germano-italienne, de par son caractère polyphonique et contrepointique ; dans l'architecture franco-américaine aussi, depuis les abîmes célestes des cathédrales gothiques écloses en Île-de-France au XII^e siècle, jusqu'à leur expression contemporaine et profane, à travers ces gratte-ciel si bien nommés, ces *buildings* de verre qui expriment l'orgueil occidental et irrégulier d'égaliser les dieux. Le Cosmos plus que la Nature fascine le psychisme européen-occidental.

La Psyché *helléno-italique* se caractérise presque à l'inverse de la précédente : son goût la pousse vers la plastique, l'âme charnelle et érotomane. C'est une adoration puissante et absolue de la Nature, faune et flore, mais sans profondeur cosmique.

La Psyché *irano-arabo-byzantine* possède un concept fondamental propre : celui de *nation religieuse*. En effet, dans l'esprit de cette civilisation, *la religion est une nation* ; elle répugne à l'idée helléno-italique et européo-occidentale de patrie terrestre. C'est pourquoi elle engendrera une multitude exceptionnelle de religions, dont le Zoroastrisme sassanide, le Mithraïsme, le Manichéisme, les Mystères d'Isis, les Mystères de Bacchus, le Christianisme, l'Islam, la Kabbale. Ce concept de nation religieuse est toutefois plus précisément propre à sa composante sémitique (Araméens, Arabes, Juifs), car les peuples d'origine indo-européenne (Grecs, Arméniens, Iraniens, Caucasiens) y ont en parallèle conservé un attachement charnel, même si parfois secondaire, à leur terre d'élection.

Oswald Spengler expose ainsi le gouffre hermétique entre les trois civilisations : « J'appelle désormais *apollinienne* l'âme de la culture antique qui a choisi le corps individuel présent et sensible comme type idéal de l'étendu. Ce mot est intelligible pour tout le monde depuis Nietzsche⁹. En face de cette âme apollinienne, je place l'âme *faustienne* qui a choisi comme symbole primaire l'espace pur illimité (...). Apollinienne est la statue de l'homme nu, faustienne l'art de la fugue. Apolliniens la statique mécanique, les cultes matériels des dieux de l'Olympe, les cités grecques politiquement isolées, le sort d'Œdipe et le symbole du phallus ; faustien la dynamique de Galilée, la dogmatique catholique et protestante, les grandes dynasties baroques avec leur politique de cabinet, le destin de Lear et l'idéal de la Madone, de la Béatrice de Dante à la fin du second *Faust* de Goethe. Apollinienne la peinture limitant les corps individuels par des lignes, faustienne celle qui construit des espaces au moyen de lumières et d'ombres : la fresque de Polygnote se distingue ainsi de la peinture à l'huile de Rembrandt. Apollinien est l'être grec, qui appelle son moi un *soma* et ignore l'idée d'évolution intérieure et donc l'histoire réelle, intérieure ou extérieure ; faustien l'être occidental, qui a une conscience très profonde de son destin, dont le regard est tourné en dedans et la culture résolument personnelle orientée vers les mémoires, la réflexion, la méditation sur le passé et l'avenir, la conscience morale. À l'autre bout de ces deux cultures et tout en leur servant d'intermédiaire, qui emprunte, modifie, interprète leurs formes ou en hérite, l'âme *magique* de la culture [orientale], éveillée à l'époque d'Auguste (...), apparaît avec son algèbre, son astrologie et son alchimie, ses mosaïques et ses arabesques, [ses "rois des rois" zoroastriens, ses basileis

⁹ Spengler se réfère à *La Naissance de la tragédie* (1872), premier essai de Friedrich Nietzsche.

orthodoxes, ses califes islamiques] et ses mosquées [aux coupoles byzantines], les sacrements et les livres saints des religions persane, juive et chrétienne, “bas-antique” et manichéenne. ». Quelques lignes plus bas, Oswald Spengler évoque encore « la minuscule cellule du temple antique primitif (...) néant obscur et muet, construit à l’origine avec les matériaux les plus périssables[, avec] sa rangée de colonnes fermées (...) doriques » dans une opposition violente « aux éternelles voûtes des coupoles magiques », autrement dit le dôme des mosquées, « cet espace vide ou creux », ce « sentiment de la caverne » intérieure, tandis que vue de l’extérieur, « la coupole magique est une couverture ». Et cette architectonique magique, qui s’élève depuis la Bibliothèque d’Athènes, édifiée par l’empereur Hadrien vers l’an 130 de notre ère, « première mosquée », païenne, trouve son envergure majeure par l’édification de l’église Sainte-Sophie de Constantinople, chrétienne orthodoxe, et se clôt avec les mosquées d’Ispahan, islamiques chiites. Cette description détaillée permet à Spengler de trancher avec la suivante, celle de l’architecture faustienne, celle des « nefs des cathédrales gothiques où la voûte spatiale, qui monte du portail à la hauteur du chœur, constitue le centre de gravité de cathédrales gigantesques », pour se conclure en apothéose par la flèche du clocher, dressée en conquérante adoratrice « vers les lointains célestes »¹⁰.

Ce n’est pas un hasard si l’art de prédilection de la civilisation helléno-italique fut la statuaire (adoration de la Nature), celui de la civilisation irano-arabo-byzantine la poésie théosophique (méditation de la Crypte), celui de la civilisation européen-occidentale la musique polyphonique et contrepointique (apologie du Cosmos)¹¹.

¹⁰ Oswald Spengler, *Le Déclin de l’Occident*, op. cit., tome I^{er}, pp. 179-180.

¹¹ Il va de soi qu’Oswald Spengler distingue et définit d’autres civilisations, en particulier celles de la Mésopotamie, de l’Égypte pharaonique, de l’Inde védique et de la Chine royale, sans oublier nombre d’allusions à certaines à son époque méconnues (amérindiennes notamment), et le regret de celles oubliées à jamais. Mais elles ne nous concernent pas dans le cadre de cette étude.

b) Analyse morphologique comparée de la France et des États-Unis au XXI^e siècle et de la Rome antique

Nous pouvons à présent commencer l'analyse morphologique comparée des civilisations helléno-italique et européo-occidentale, mâtinée d'allusions à l'irano-arabo-byzantine.

Il s'avère judicieux de comparer les luttes européennes prérévolutionnaires aux luttes intestines de la Grèce antique et de l'Étrurie, qui constituèrent l'Ancien Régime du monde helléno-italique. La France, par sa gloire à la fois intellectuelle et militaire, fut l'équivalent d'Athènes, tandis que l'Allemagne du Saint-Empire romain fut l'ennemie irréductible, moins nombreuse, mais fruste et féroce : Sparte. L'Italie – symbolisée au Moyen Âge par Venise et à la Renaissance par Florence – fut semblable à Corinthe dans son raffinement. Le Siècle de Périclès équivaut à celui de Louis XIV, le Parthénon au château de Versailles, et le triumvirat littéraire Eschyle-Sophocle-Euripide à celui de Shakespeare-Corneille-Racine. La France révolutionnaire a joué le rôle des Macédoniens : Napoléon équivaut à Alexandre le Grand, et l'Indus au Soleil d'Austerlitz ; la mort précoce de ce dernier et le dépeçage de son empire s'apparentent à Waterloo et à l'exil forcé à Sainte-Hélène. Le Royaume-Uni, par son insularité civilisée et sa division fédérée, fut l'Étrurie, elle-même morcelée. La fille d'icelle fut Rome insurgée ; de même que l'Union Jack fut chassé des États-Unis. Les Romains étaient à l'origine une Île de la Tortue : une colonie étrusque composée de rebuts, de déclassés, de repris de justice, d'aventuriers sans foi ni loi, mais tous originaire du nord de la botte italienne ou des colonies grecques, par là même frappés du sceau psychique helléno-italique. Les Américains, à l'instar des Romains, sont un peuple plus jeune que ceux qui le précèdent : ils sont le *vulgum pecus* (opposants politiques irréductibles, aventuriers, paysans miséreux, prolétariat, sous-prolétariat) du peuple britannique puis des peuples ouest- et centre-européens. Or, le petit peuple est toujours en retard sur la phase historique portée par son élite ; ce qui explique que les Américains, pour paraphraser Albert Einstein, passèrent immédiatement du stade de la barbarie à celui de la décadence – ce qui, en d'autres termes, signifie qu'ils vont porter une énergie civilisationnelle terrible dans la déchéance occidentale.

Les Français, eux, font office de *Graeculi*, au moins depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'Histoire s'y est accélérée beaucoup plus vite que dans la Grèce hellénistique pour deux raisons :

1) d'abord parce que les moyens technologiques ont permis une immigration de peuplement plus rapide que celle des masses d'esclaves importés au Pirée, puis très progressivement affranchies (naturalisées) ;

2) ensuite parce que l'histoire hellénistique, à l'inverse de l'histoire française, s'est placée entre parenthèse pour deux causes :

a) d'une part, Rome, par sa domination colonisatrice dès le II^e siècle avant Jésus Christ doublée de son hommage permanent à l'esprit hellène, a littéralement absorbé puis avorté l'histoire grecque,

b) d'autre part, parce que la Grèce hellénistique va, dès le II^e siècle de notre ère, s'acculturer, et devenir une culture originale incluse dans la civilisation orientale : la culture *byzantine*. La culture helléno-italique a donc littéralement disparu de Grèce sous la *Pax Romana* dès le Bas-Empire.

La France connaît depuis 1945 un protectorat états-unien vampirique et abortif, mais n'est la proie insidieuse d'aucune civilisation étrangère ; ce qui signifie que la France poursuit sa propre histoire en se calquant de façon simiesque sur les États-Unis. Alors que l'épopée napoléonienne portait les idéaux des Lumières, équivalents à ceux de l'hellénisme déployés par l'épopée asiatique d'Alexandre le Grand, le mouvement civilisationnel europeo-occidental est passé au monde germano-anglo-saxon après les défaites françaises de Waterloo (1815) et Sedan (1870), de même que Rome hérita de l'oriflamme helléno-italique après sa victoire sur la Grèce macédonienne (-197 à -146). La période de déchirure de l'Entre-deux-guerres : Fascisme/Monarchie modernisée/Capitalisme/Communisme, correspond à celle du triumvirat César-Pompée-Crassus et à la révolte des esclaves de Spartacus. Or, si c'est César (Fascisme) et son successeur Octave-Auguste qui ont triomphé et creusé du sillon césarien les destinées de la civilisation helléno-italique, c'est le Capitalisme (Crassus) qui a triomphé en Europe et creuse à présent nos reins de son glaive. En un sens, compte tenu des échecs successifs de Napoléon, Guillaume II, Hitler, puis Staline, si Abraham Lincoln (1861-1865) fut le Jules César états-unien, Franklin Roosevelt (1933-1945) fut l'Octave-Auguste occidental.

Le parallèle entre les littératures propres à chaque culture s'avère fascinant tant il permet de mieux saisir l'énergie civilisationnelle propre à chaque époque.

Une civilisation commence telle une prière, une période de cathédrales et de croisades, engendre un ou deux génies symboliques (David, Homère, Plaute, Dante, Ferdowsi), le reste demeurant anonyme tel le sculpteur du mystérieux sourire angélique à Reims. Les grands écrivains et poètes sont alors des prêtres, des chamans, des prophètes, des druides, des völva. Puis, lorsque la bourgeoisie citadine et le rationalisme irrégulier se développent, soudain

explose une pléiade de noms sidérants. C'est comme si toute la religiosité, la mystique, l'esprit d'une culture, déracinée par la ville, l'athéisme et l'argent-roi, exprimaient soudain son génie à travers une œuvre profane au sein d'un état social laïc. S'ouvre une période de *haute littérature* qui durera à peu près deux siècles.

Pourquoi la haute littérature ne dure-t-elle que deux siècles ? La culture civilisée, avons-nous précédemment observé, est irréversiblement déracinée par la Ville tentaculaire, laquelle substitue au paysage rural originel et à l'équilibre ethnico-social racé un amoncellement de pierres industrielles et un métissage amorphe. La création intellectuelle, qui s'enracinait jusqu'alors sur la terre originelle, se maintient en vertu d'une sorte de rémanence, favorisée par l'exode rural – de rémanence au sens de persistance d'un phénomène après disparition de sa cause. Mais cette rémanence est marcescible, puisqu'elle s'épuise à mesure que s'amenuise l'exode rural et que s'étendent les tentacules artificielles de la Ville techniciste. La *haute littérature* constitue donc le miracle ultime, *l'été indien d'une culture*, selon la loi scientifique de *rémanence marcescible*. La nomination de chaque œuvre s'autorise de ce que la société est désormais, par nature, bourgeoise et laïque, donc individualiste, et les œuvres d'art, par définition, profanes.

La haute littérature latine commence avec Lucrèce, s'achève avec Juvénal, soit de - 70 à 120. En France, la grande littérature émerge sous Louis XVI (1774-1792), à travers notamment Chamfort, Choderlos de Laclos, Beaumarchais, André Chénier, bien que la publication, antérieure, de *La Nouvelle Héloïse* (1761) en constitue l'éclosion psychique ; et, sauf la parenthèse des massacres révolutionnaires, elle se déroule sans discontinuer pour s'achever dans les années 1950 avec Paul Gadenne, Julien Gracq, Émile Ajar/Romain Gary, Jean-Pierre Duprey, et les hussards Roger Nimier et Guy Dupré, soit la période 1760-1960, même si les deux dernières décennies (1940-50) hoquetaient. À la suite des périodes de haute littérature surnagent certes de grands écrivains, mais non plus comme les soleils des Siècles d'Or, seulement tels de gigantesques brasiers au milieu de siècles de ténèbres. Il est difficile de déterminer avec précision la date de naissance de la haute littérature nord-américaine, tant les premiers écrivains états-uniens et canadiens demeurent liés à l'Angleterre. Les premiers écrivains purement américains d'âme, de cœur et de corps semblent appartenir à la génération d'Herman Melville, Henry David Thoreau et Emily Dickinson. La haute littérature nord-américaine serait donc née avec la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle est en conséquence âgée d'un peu plus d'un siècle et demi ; peut-être perdurera-t-elle encore une ou deux décennies malgré qu'elle s'épuise à vue d'œil.

Il faut compter avec cela que la Révolution suivie de l'échec de Napoléon ont engendré en France une succession de guerres civiles nommées révolutions, dont participent indirectement les deux guerres mondiales et celles de décolonisation, qui ont épuisé le pays bien plus rapidement que ne l'eût fait une *Pax Gallica* : l'échec napoléonien a instinctivement été perçu comme une trahison du Destin qui a plongé la France puis l'Europe dans une ère d'instabilité où chacun, du tribun communiste au militaire nationaliste en passant par l'aventurier capitaliste ou l'artiste créateur, se rêvait un Napoléon et entrevoyait son œuvre avec une fougue et une ambition littéralement impériales, dans l'optique d'imposer un Nouvel Ordre. Une succession de Napoléons par la dynastie Bonaparte eût octroyé à l'Europe au moins deux siècles de *Pax Gallica*, et par là même une histoire occidentale moins ensanglantée sur son continent originel comme dans ses colonies. À l'inverse de notre Histoire, la *Pax Romana* instaurée par Auguste a préservé la sève romaine en lui évitant de s'éteindre autrement que dans les arts : la succession d'Auguste à Sévère Alexandre, soit de – 31 à 235, a assuré une paix absolue aux sujets et citoyens, malgré un empereur fou au règne bref (Caligula (37-41)) et quelques coups d'État sanglants.

Ce raisonnement induit que le peuple français a vieilli dans l'ensemble plus vite encore que l'esprit de sa haute littérature, et se découvre plus fatigué à la fin d'icelle que celui du peuple romain. Conséquence : De Gaulle (1958-1969) fut notre Marc Aurèle (161-180), bien que ce dernier apparaisse une trentaine d'années après l'extinction de la haute littérature romaine : De Gaulle, s'il avait su conserver le pouvoir en 1946 après son putsch du 18 juin 1940, et régner jusqu'en 1970, aurait durant trente années consécutives servi à la France d'oripeau en mode dynastie antonine (98-180 : apogée de la *Pax Romana*). La France se serait certes découverte hideuse au lendemain de la mort du général putschiste ; cette jolie mosaïque nous a manqué, à savoir celle d'une passation entre l'ultime phase historique française et la première génération anhistorique (celle des *boomers*). Aussi avons-nous hérité depuis 1970 de la dynastie des Sévère (193-235). L'édit de Caracalla (213), qui accorda la citoyenneté romaine à l'ensemble des habitants de l'Empire romain (esclaves exceptés), équivaut à la naturalisation sans condition (morale, intellectuelle ou culturelle) doublée du droit du sol, considérés comme un droit inaliénable depuis François Mitterrand (1981-1995). Cette requalification officielle des étrangers en « migrants » amène d'ailleurs, *de facto* et *de jure*, à confondre les immigrés clandestins et les détenteurs d'un visa ou d'un permis de séjour avec des nationaux en déplacement professionnel ou estival. Il est, de surcroît, intéressant d'observer que les dirigeants de l'État français, depuis les années 1970, payent avec l'argent public les pays étrangers non occidentaux afin que ces derniers retiennent en leur sein les migrants et les

terroristes, semblables en cela à la politique initiée par la dynastie des Sévères, alors que Marc-Aurèle, comme De Gaulle, les combattait encore par les armes.

Ces considérations nous mènent à la question de l'immigration, sur le territoire de la civilisation euro-occidentale, de masses d'individus issus de cultures anhistoriques non occidentales. L'immigration massive que connaît l'Occident depuis la fin des années 1970 s'apparente à l'évidence aux masses d'esclaves importés dans les ports du Pirée et d'Ostie pour travailler dans les grands domaines désertés par une paysannerie devenue citadine et malthusienne ou pour que les riches Romains puissent obtenir des serviteurs plus dociles et moins chers que les libres domestiques et francs manouvriers d'origine helléno-italiques. Ce sont ces masses d'importation que dénonçait déjà Juvénal – ce Céline romain – dans les années 110-120, par sa fameuse vitupération réitérée « du Tibre souillé par l'Oronte ». De fait, les Romains du II^e siècle après Jésus Christ traitaient de plus en plus souvent leurs esclaves d'égal à égal, et leur offraient sans vergogne la liberté par l'affranchissement après quelques années ou décennies de service ou comme cadeau mortuaire. L'empereur Hadrien (117-135) interdit les affranchissements de masse en les limitant à trois par homme libre sur toute une existence afin de réduire cette immigration massive. L'affranchissement des esclaves dans la civilisation helléno-italique au II^e et III^e est juridiquement et politiquement analogue à nos naturalisations de sans-papiers depuis les années 1980. Ceci sans compter les immigrés originaires des provinces de l'Empire romain montant à Rome pour y chercher une existence plus aisée, et qui correspondent, en Occident, aux enfants des immigrés naturalisés (la fameuse « seconde génération »).

La sève psychique française est ainsi épuisée depuis quelques décennies ; alors que, pour rappel, les Romains comme les Américains constituent des peuples plus jeunes en phase hivernale, donc plus robustes.

Mais, en définitive, comment savoir si la phase de dégénérescence (putréfaction culturelle par pétrification et stérilité intellectuelles), dite *Bas Empire*, est déjà entamée, ou bien si la culture en question se situe encore dans la phase de décadence (sénescence hivernale), dite *Haut Empire* ?

Ce n'est pas un hasard si le consensus des érudits place le début du Bas Empire à la mort de Marc Aurèle (180). Car la distinction essentielle entre le Haut et le Bas Empire reste la question du *nihilisme*. Il est impossible d'appréhender les fondements du « suicide des civilisations », selon l'expression consacrée de Toynbee, si l'on ne comprend pas que c'est le nihilisme qui mène une civilisation encore puissante à se laisser sombrer sous les coups de boulot intérieurs et étrangers, pour en définitive disparaître.

Qu'est-ce que le nihilisme ? C'est la perte de la foi, l'idée que plus rien ne présente d'importance que les plaisirs de l'existence terrestre. C'est ne plus vouloir risquer sa vie que pour obtenir des intérêts mesquins et matériels (ainsi des mafieux), voire ne plus vouloir risquer sa vie pour rien, et préférer dès lors l'esclavage à la mort. Dans les époques historiques, des hommes défendent leurs idéaux, leur religion, leur patrie, leur famille, y sacrifient leur bonheur, leur fortune, leur vie, malgré que ces idéaux, religion, patrie, famille soient parfois contraires à leurs intérêts égoïstes, ou malgré que la victoire recherchée ne leur promette aucun avantage personnel. À ce titre, le Croisé de l'an 1100 comme le Communiste de 1900 étaient semblables.

Lorsque les gouvernements successifs ne croient plus en rien, c'est-à-dire lorsqu'ils s'avère évident qu'*aucun* membre de la classe politique dirigeante ne mourrait pour les idées proclamées, n'y sacrifierait son honneur, sa fortune ou sa vie, le processus de Bas Empire (*dégénérescence civilisationnelle* et non plus *décadence*, *pétrification cadavérique* et non plus *sénescence sénile*) est entamé. Le Bas-Empire n'apparaît évidemment pas du jour au lendemain ; mais déjà par degré sur la phase déclinante du Haut Empire. Le nihilisme va gangrener peu à peu la classe dirigeante en vertu de la vieille loi charnelle et psychosomatique : *le mort saisit le vif*. Le Bas Empire est proclamé lorsque le nihilisme est devenu souverain.

Ce qui caractérise le mieux le nihilisme est son goût de la servitude. La liberté exige une foi en elle, c'est-à-dire en ses règles de droit, d'honneur et de loyauté, celles-ci contrarieraient-elles les intérêts égoïstes et immédiats : les époques de foi sont des ères libertaires ; les époques nihilistes des siècles totalitaires. C'est pourquoi ces derniers, par esprit servile, apprécient la bureaucratie, la technocratie, et leur pendant intellectuel : les universités.

Jadis, et jusqu'aux années 1950-60, le Droit n'avait d'autre objectif que d'encadrer les mœurs (d'où l'importance du « respect de la moralité et des bonnes mœurs ») ; à présent, les lois imposent à la société leurs normes afin de métamorphoser celle-ci, fût-ce à son corps défendant (ce qui explique la moralité comminatoire du « sociétal »). Jadis, et jusqu'au milieu du XX^e siècle, chacun distinguait le régime politique d'avec le pays : c'est le totalitarisme nazi qui le premier en Europe confondra le « Troisième Reich » avec « l'Allemagne » : le critique du Troisième Reich sera dès lors considéré comme un « traître à la patrie » et un « traître à la race » ; à présent, les termes de « République » et de « France » sont considérés à leur tour interchangeables, et la critique envers la République est dénoncée, dans les esprits et les discours officiels, parfois même en Droit, à l'instar d'une proclamation néonazie : le pays a disparu, parasité puis dévoré par le régime politico-juridique.

En ce qui concerne la bureaucratie intellectuelle (universitaires, énarques, normaliens), il faut tout de même rappeler que la vie intellectuelle des civilisations se dresse contre

l'académisme universitaire. Thomas d'Aquin (1225-1274) ne se maintint à la Sorbonne (à l'époque l'unique université parisienne) que grâce à la protection royale et papale ; Maître Eckhart (1260-1328), parce qu'il n'en bénéficia guère, fut condamné par ses pairs ; les poètes Rutebeuf (1230-1285) et François Villon (1431-1463) furent en opposition féroce avec elle ; puis vint Rabelais (1483-1553), qui ridiculisa les Sorbonnards dans son *Pantagruel* (1532) et son *Gargantua* (1534). Dès lors, l'ensemble de la vie intellectuelle et spirituelle se déroula *hors* des murs de l'université, depuis les poètes de la Pléiade (années 1550-70) jusqu'aux Surréalistes (années 1920-30)¹² en passant par les salons de conversation, depuis le Salon bleu d'Arthénice (1608) jusqu'aux ultimes salonniers (années 1960). C'est donc une preuve de nihilisme absolu pour une époque que de privilégier comme oligarchie des bureaucrates, technocrates et universitaires, lesquels, sélectionnés en fonction de leur conformité idéologique (sur thèse, examen ou mémoires), puis fonctionnaires de l'État, par là même soumis à sa propagande sous peine du bris de leur carrière professionnelle, n'ont d'autre fonction que la mise en œuvre et la gestion techniques de rouages étatiques ainsi que la mise à disposition de travaux de recherches scientifiques au profit des esprits libres et créateurs, c'est-à-dire des intellectuels indépendants (poètes, écrivains, philosophes, essayistes) et des politiciens (avocats, médecins, militaires). C'est pourtant bien cette oligarchie de techniciens technicistes qui est placée à la tête du pays depuis les années 1970 et la présidence de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981). Et c'est ce qui explique que ce pays soit à présent intellectuellement asphyxié par des querelles byzantines sur le sexe des anges (« théorie du genre », « écriture inclusive », « racisme systémique », « traumatisme dû aux traites négrières » (dans un pays où la majorité des immigrants africains sont issus de peuples négriers), etc.), auxquelles correspondent les mesquineries de gouvernements et de députés qui *gèrent* le pays mais ne le *gouvernent* plus, et parlent des accès handicapés, des résultats sportifs et du ramassage des poubelles comme d'une destinée collective. Ceux qui *gouvernent* sont les Nord-Américains, qui eux possèdent encore nombre d'aventuriers et intellectuels, et soutiennent, par la prédominance du dollar états-uniens et la puissance militaire comminatoire et coercitive de *US Army*, un système néolibéral d'envergure mondiale, dont les nervis locaux et autres béni-oui-oui, en l'occurrence la technocratie française,

¹² « Prenez garde de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire, alors que si nous brigions quelque honneur, ce serait d'être inscrits pour la postérité dans l'histoire des cataclysmes ! » Ainsi le jeune René Daumal (1908-1944) hélait-il André Breton (1896-1966) dans le troisième numéro de sa revue *Le Grand Jeu* (1928-1932). Un tel dédain pour les manuels de lycée et d'université serait inimaginable, de nos jours, dans une revue ou un webzine à prétention littéraire, – sauf dans *Stalker-Dissection du cadavre de la littérature*, évidemment.

tels des satrapes gèrent les divers protectorats. C'est ce qui donne à la France ce caractère ultra étatique dans un système par nature anti étatique¹³.

Prenons l'exemple de « l'écriture inclusive » sus citée. Les tenants de cette dernière affirment que la règle d'orthographe française classique de prédominance du genre masculin sur le féminin s'origine par une affirmation misogyne et machiste de rédacteurs de dictionnaires, d'académistes et de fonctionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles. Cette analyse aberrante prouve que les bureaucrates formés par les universités de sciences humaines et la rue d'Ulm restent d'indécrottables technocrates modernistes. L'Ancien Régime est une époque frondeuse vis-à-vis de l'autorité étatique, dans la Noblesse comme dans le Tiers État. Et la prédominance du genre masculin apparaît à l'époque où le public dramatique acclame *Le Cid* (1637) de Corneille comme l'incarnation de l'esprit français ; or, dans cette pièce, Chimène donne des leçons de virilité à un Rodrigue larmoyant, maîtrisant mal ses passions, *efféminé* face à elle : la fiancée possède un esprit plus *viril* que son amant de cœur. C'est aussi l'époque où la première salonnière, Catherine de Rambouillet, se fait surnommer « Arthénice », anagramme de Catherine mêlant les noms des deux amazones du Panthéon grec : la chaste Athéna et la chaste Artémis. C'est l'époque où Madeleine de Scudéry, dans son roman *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649-1653), succès phénoménal à l'époque, fait l'apologie des femmes amazones. C'est l'époque où la Grande Mademoiselle fait tirer les canons sur les armées royales et sauve ainsi la Fronde (1652). C'est l'époque où les dames, et jusqu'aux amantes du Roi, sur tous leurs portraits, se font représenter en Penthésilée. C'est donc bien *l'esprit de virilité, indépendamment du sexe*, qui est alors exalté et acclamé dans les *salons* et les *œuvres* ; c'est le caractère mou et *efféminé*, en particulier des hommes, qui est dédaigné et méprisé, *non l'homosexualité* ; et c'est ce goût de *l'énergie* insufflée à la langue qui justifie peu à peu *dans les mœurs lettrées* la prédominance du genre masculin sur le féminin ; en conséquence de quoi les dictionnaires et documents officiels, les universitaires et les fonctionnaires royaux se contenteront simplement d'adopter des mœurs établies à l'unanimité par « la bonne société » – sans toujours bien les comprendre¹⁴. De tels raisonnements littéraires et historiques, de

¹³ Les récents travaux d'Emmanuel Todd (né en 1951), en particulier son dernier ouvrage intitulé *Les luttes de classes en France au XXI^e siècle* (2020), mettent en évidence cette apparente contradiction, que ledit chercheur, en raison de son logiciel analytique exclusivement progressiste, ne parvient guère à expliquer.

¹⁴ Deux citations régulièrement réitérées semblent les seuls arguments des thuriféraires de « l'écriture inclusive » contre la dominance du genre masculin sur le féminin, à savoir : « Lorsque les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte », dicit en 1675 l'abbé Dominique Bouhours (1628-1702), et : « Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle », dicit en 1767 le grammairien Nicolas Beauzée (1717-1789). Est-il besoin de préciser que les œuvres de ces deux auteurs, technocrates de la linguistique, ne furent que de compilations, et qu'ils n'eurent aucune influence de fond sur des mœurs lettrées que leur intelligence ne comprenait pas toujours, sinon en les justifiant par le prisme des préjugés les plus grossiers de

compréhension de l'*esprit* d'une époque, restent évidemment inaccessibles aux cervelles technicistes de bêtes à concours dont la seule qualité est de recracher et ressasser, en bons perroquets, ou plutôt en bons *courtisans*, l'académisme inculqué par leurs maîtres en vue de thèses stériles que nul ne lira mais qui leur octroieront des places lucratives, d'où ils espèrent modeler la société à l'aune de leurs vanités mesquines.

Bien entendu, certains individus restent des hommes de foi malgré la période nihiliste. Mais ils y sont observés comme des êtres bizarres, incompréhensibles, voire tarés, par une foule méprisante qui, dans sa sordidité cynique et anhistorique, se sent supérieure à eux, à leurs « niaiseries » idéalistes ou idéologiques. Ce type d'individus exceptionnels naît à la fois d'un hasard génétique et pour avoir baigné (par la lecture, la récitation) dans la mémoire impressive des siècles historiques dont il revit l'épopée en son âme, iceberg anachronique détaché a posteriori. Appelons-les des *Singuliers*. En général, ils vivent assez solitaires, impuissants et frustrés de leur vocation dans une époque qui les repousse. Il suffit d'imaginer, par exemple, la venue d'un Jean Racine ou d'un William Shakespeare dans la France des années 2010-2020 : comment réaliseraient-ils au cinéma leurs scénarios grandioses et cruels face à un public illettré repu de séries Netflix et de navets droit-de-l'homnistes subventionnés que le XIX^e siècle eût qualifié, avec un sourire rogue, des vaudevilles et des opérettes ? et alors même que l'élite littéraire et cinéphile des critiques actuels ne célèbre rien d'autre que ces brouets ? Peut-être ces deux auteurs découvriront-ils quelques centaines de lettrés qui sauront apprécier leur romans publiés par quelque éditeur quasi clandestin (s'ils en trouvent un...) : les hommes de foi se reconnaissent entre eux. Mais comment comparer ces publications confidentielles à la gloire d'être célébré par Louis XIV ou Élisabeth I^{re} ? d'être joué en grande pompe à Windsor ou à Versailles ? C'est, en France, cette absence de foi, cet *athéisme civilisationnel* ou *nihilisme absolu*, qui est cause de la médiocrité aberrante de la littérature et de la critique littéraire contemporaines. Seul un cataclysme sociopolitique et géopolitique est susceptible d'offrir à ces Singuliers l'occasion de tenir le rang qui est le leur, et eût paru naturel et légitime aux siècles historiques. Ainsi d'Aetius (395-454) dans la Rome du Bas Empire, de l'émir Abdelkader (1808-1883) dans l'Algérie turco-française, de Reza Chah Pahlavi (1878-1944) en Iran qâdjâr, de Bachir Gemayel (1947-1982) dans un Liban déchiré par la guerre civile, de Thomas Sankara (1949-1987) au Burkina Faso postcolonial. Les grands politiques français : Philippe Auguste, Philippe le Bel, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Napoléon I^{er}, De Gaulle, malgré leur génie, ne furent jamais que le produit de leur société historique : ils en sont *nés*. À l'inverse, les Singuliers

leur temps ? Ils sont une preuve *a contrario* qu'il ne faut rien abandonner aux mains des technocrates, et que les débats internes entre ceux d'aujourd'hui et des siècles précédents ne concernent personne.

surgissent dans une société anhistorique, qu'ils traumatisent et laissent irrémédiablement orpheline.

En France, le nihilisme apparaît, sporadique, dans les gouvernements successifs de la III^e République, surtout à compter des années 1930 ; mais l'héroïsme de la Résistance française durant l'Occupation, l'omniprésence coercitive de l'armée française victorieuse en Algérie, de même que le caractère réactionnaire de la présidence gaullienne, en dissimulèrent partiellement la progression hideuse. Soudain dévoilé dans les années 1970, il parut fulgurant. En France, le nihilisme est prégnant comme un cancer observé post mortem depuis au moins Giscard d'Estaing (1974-1981). Cependant, celui-ci et Mitterrand (1981-1995) maintinrent la forme française : une certaine idée de la grandeur royale capétienne, qui empêcha certains lucides de tirer les conclusions de leurs propres constatations ; avec Jacques Chirac (1995-2007), il devint impossible de douter : le Néant dévorait le pays. À présent, chaque présidence est plus effrayante que la précédente, plus nihiliste, plus traîtresse : Emmanuel Macron (élu en 2017) est au sens propre un employé de banque inféodé à la finance états-unienne et immigrationniste forcenée, au point de nier même l'existence de la culture française, de lui substituer des concepts purement francs-maçons et cosmopolites. Imagine-t-on sérieusement *un seul* membre des gouvernements Philippe (2017-2020) ou Castex (depuis 2020) sacrifier sa vie, son honneur, sa carrière ou sa fortune pour les idées dites macronistes ? Il suffit de voir la réaction desdits gouvernements à la crise des Gilets Jaunes : vorace et peureuse, d'une brutalité de pleutre. C'est un gouvernement semblable : nihiliste et cosmopolite, qu'initia Héliogabale (218-222). Rome fut pourtant sauvée un siècle et demi encore du règne des nihilistes grâce à la prédominance de l'armée : les métèques¹⁵ affranchis et leur descendance répugnaient à la carrière militaire, et l'armée conservait par là même un profond psychisme helléno-italique doublé d'un patriotisme charnel appuyé sur les aigles romaines ; Septime Sévère (193-211) dut s'appuyer certes sur l'ordre équestre (la bourgeoisie parvenue, nihiliste, et parfois métèque, des hauts fonctionnaires), mais surtout sur l'armée romaine pour assurer son pouvoir face à l'aristocratie sénatoriale (réactionnaire) ; et lorsque débuta l'ère des empereurs militaires en 235 avec Maxime le Thrace (235-238), ladite ère se poursuivit jusqu'à Théodose le Grand (379-395) qui plaça ses fils, des Romains d'âme et de cœur, sur le trône. En ce qui concerne la France actuelle, l'armée a été brisée par la fin du rêve colonial, ruinée par un budget en peau de chagrin, tandis que l'ascension politique des Normaliens, Énarques, diplômés de Science-Po et d'HEC a

¹⁵ Métèque est le terme consacré, sans arrière-pensée péjorative, pour désigner les étrangers résidant dans la Grèce antique, puis à Rome, et dont nous userons ici pour désigner les habitants de l'Empire romain dont le psychisme ne relève pas de la civilisation helléno-italique.

instauré le règne exclusifs d'une oligarchie de riches démagogues mercantiles, nihilistes, cosmopolites, parfois étrangers, souvent illettrés, toujours amnésiques de l'Histoire nationale et des Arts, de la Mémoire culturelle qui fonda la grandeur et la paix françaises ; par là même s'élabore une politique à la petite semaine, l'improvisation d'un aveugle boiteux dansant sur une corde au-dessus du précipice. Il en résulte l'impuissance politique, économique, sociale et juridique des gouvernements successifs à répondre à tout défi, que ce soit la pollution exponentielle ou la menace islamiste, l'identité nationale ou la crise économique, l'asphyxie administrative ou la dette publique. En France, l'âme de l'oligarchie étatique est de néant ; et ces zombies se cooptent entre eux, effrayés par le moindre profil de Singulier.

Cette faiblesse organique laisse entrevoir, à moyen terme, la situation tragique de Rome assiégée par les Barbares. Nous n'en sommes pas là. À l'inverse de ce que proclament les délires droitistes des théories de la « remigration », du « génocide par substitution » et de la « guérilla à venir », nous ne sommes pas confrontés aux nouvelles Grandes Invasions.

En effet, les pays africains et asiatiques, donc non occidentaux, ne connaissent pas ce métissage social postrévolutionnaire et ultra libéral qui, depuis un siècle en Europe, et en France depuis le milieu du XIX^e siècle, a engendré une classe moyenne inférieure parfois très cultivée quoique paupérisée, rejetée dans la banlieue et le périurbain (le phénomène du *déclassé*), et opposée à une classe moyenne supérieure illettrée, voire franchement inculte, mais occupant les riches centres-villes (le phénomène du *parvenu*). Nos immigrés actuels sont issus de pays où les riches, politiquement puissants, sont lettrés et cultivés, tandis que les pauvres, politiquement impuissants, présentent une misère intellectuelle d'analphabètes. Or, de même qu'au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle, les pauvres d'Europe, bornés et illettrés, voire analphabètes, émigraient en Amérique du Nord, en Australie et en Algérie, immigrants depuis quatre décennies en France le même type de *tchândâla*.

Nos immigrés sont – dans l'ensemble, soit pour le moins 80 % d'entre eux – la lie de leurs peuples. Ils possèdent toutes les tares de la populace : vulgaires, bornés, incultes, illettrés, parfois analphabètes, racistes, basement matérialistes. Ils se sont installés en Occident sans élites politiques, intellectuelles et militaires, *ce à l'inverse des Germains des Grandes Invasions*, et se sont ainsi confinés dans le rôle du *sous-prolétariat* („*lumpenproletariat*”), puisque par nature psychiquement inassimilables à l'ordre socioéconomique issu de la civilisation euroéo-occidentale¹⁶ ; ou bien dans le rôle de parvenus, méprisables et méprisés.

¹⁶ Rappelons, comme nous l'avons précisé en I, a, qu'un ordre socioéconomique n'est que le produit de la Psyché culturelle. En conséquence, ne pas appartenir à ladite Psyché, mais à une autre, rend difficile, voire impossible, même la simple intégration dans la société étrangère. Ainsi, par exemple, le néolibéralisme se fonde sur

Les Germains des Grandes Invasions des IV^e et V^e siècles émigraient accompagnés de leurs élites aristocratiques et religieuses, possédaient un quotient intellectuel relativement élevé à la suite de millénaires de sélection naturelle dans les neiges, les mers et les forêts hyperboréennes (il suffit à cet égard d'étudier l'intelligence politique des rois francs, dont Clovis I^{er} (481-511), ostrogoths, dont Théodoric le Grand (493-526), wisigoths, dont Alaric I^{er} (395-410) et Alaric II (484-507)), et engendrèrent un plus grands nombre de clercs et de saints chrétiens ariens puis catholiques-orthodoxes que tous les autres peuples de l'Empire romain. On peinerait à dénicher l'équivalent parmi les masses d'immigrés en Occident que seuls enchantent les films et séries apologétiques de mafieux et de malfaiteurs, de *Scarface* (1983) à *La Casa de Papel* (2017-2021), masses ignares que manipulent avec aisance les margoulins politicards grâce à la propagande « antiraciste », laquelle plonge ces pauvres hères dans un délire paranoïaque et psychotique, et les dresse à un vote de république bananière hostile à toute idée issue de la civilisation française, perçue hostile, ce au profit exclusif et final, malgré eux, du progressisme néolibéral. On est loin du sens de l'honneur, de l'indépendance politique et des scrupules religieux des Barbares germaniques. Seule la démagogie peureuse de politicards nihilistes manipulant ces immigrés et leurs enfants comme une armée électorale (puisque les putschs s'effectuent par le vote et les médias) a pu faire accroire à la population française à la Psyché euro-occidentale que ce ramassis d'imbéciles possédait la moindre puissance intime, le moindre avenir sociopolitique ou culturel, et lui faire goûter les déchets verbaux du rap à l'instar d'une nouvelle mystique poétique. Dans la France actuelle, l'immigré africain ou asiatique, et surtout sa descendance naturalisée, ressemble plus à Trimalchion qu'à Paul de Tarse ou Alaric !

Quid d'une « submersion métèque », que d'aucuns nomment « le Grand Remplacement » ? S'il est vrai qu'en Occident le sous-prolétariat immigré gonfle à un rythme exponentiel, force est de constater qu'il en allait de même dans l'Empire romain, dont depuis 212 les cent millions d'habitants, de la Mésopotamie à l'Ibérie, de l'Égypte à la Gaule, de Carthage à l'Anatolie, étaient tous citoyens romains, et dont les dizaines de millions d'esclaves (sur une population helléno-italique de quelques dizaines de millions) étaient régulièrement affranchis. Sous ce biais, et malgré l'invasion migratoire subsaharienne inouïe prévue dans les prochaines décennies, la situation de l'Occident n'est guère différente.

l'individualisme profond du psychisme euro-occidental et sa curiosité inextinguible des horizons (d'où résulta sa création de la troisième dimension) qui l'amena à explorer le globe terrestre en son entier (ce dont se gardèrent toutes les autres civilisations, très casanières). Il est en conséquence difficile pour un psychisme tribal ou anti-individualiste, et fort casanier, de s'adapter au système néolibéral, car sa logique psychologique, son mode de vie, ses relations et ses valeurs, s'opposent à ce système socioéconomique. Ceci explique suffisamment pourquoi les pays protestants sont les plus développés, ainsi que les raisons du prétendu « retard de développement » africain.

À l'inverse de ce qu'affirment les droitistes terrifiés *a posteriori* par les Grandes Invasions, il est d'autant plus impossible de présenter la France des années 2010-2020 dans une situation similaire à celle de la fin du IV^e siècle que le métissage ethnique avec les esclaves orientaux affranchis était à cette époque très avancé, quasi achevé voire même parachevé, ainsi que le prouvent les découvertes génétiques sur les cadavres découverts dans les cimetières romains ; tandis que dans le premier tiers du III^e siècle, les esclaves affranchis et autres métèques n'étaient que présents, suscitant *de facto*, à Rome, un communautarisme important. Cette distinction ethnico-culturelle explique d'ailleurs les persécutions contre le Christianisme des derniers Antonins comme des Sévères, et encore sous l'Anarchie militaire, puis le triomphe soudain, comme une évidence psychique, de ce dernier deux siècles plus tard. Le système politique romain commence d'ailleurs à s'orientaliser dès la fin du III^e siècle sous le règne de Dioclétien (284-305) et moins d'un siècle plus tard, il est reconnu de tous les historiens que Rome par Théodose (379-395) possède un monarque oriental, c'est-à-dire issu de la civilisation *irano-arabo-byzantine*¹⁷. Ce n'est donc pas un hasard non plus si, à compter du milieu du IV^e siècle, le recrutement militaire ne fonctionne plus sur la vocation et le volontariat, mais devient forcé, et que les empereurs instaurent peu à peu un système étatique obligeant chaque cellule communautaire à fournir tant d'hommes à l'armée romaine, mais laissant le choix au maître ou paterfamilias, lequel choisit toujours le plus faible ou le plus débile (afin de conserver pour son intérêt les meilleurs de ses esclaves, ou domestiques, ou fils), laquelle armée romaine devient avec une rare célérité faible, médiocre, indisciplinée, incapable des exercices physiques de jadis, et commence à subir des défaites inimaginables quelques décennies auparavant.

Les Français sont eux-mêmes enclins au métissage, d'abord en raison d'un brassage social qui a transformé la société française en une mélasse vulgaire où la bourgeoisie huppée et les classes dirigeantes possèdent des mœurs et un vocabulaire identiques à celui du bas peuple, ensuite en raison d'un métissage d'ascendance désormais plus indo-européenne que gallo-romaine : germanique, ibérique, italienne, slave, arménienne ; de telles ascendances psychiques n'assimilent pas toujours le logiciel historique français (vanité, goût de la grandeur, stade morphologique donné), laissent le descendant mal à l'aise avec les idées conservatrices, qu'il ne comprend pas, qu'il ne *sent* pas, et le prédisposent ainsi à étendre le métissage. Quant aux purs Gaulois, l'obsession érotomane propre aux nihilistes, doublée du déracinement

¹⁷ Même si à l'époque, le Proche- et le Moyen-Orient étaient araméens et non arabes. De fait, les Arabes seront les Romains (ou Américains) de la civilisation orientale : un peuple jeune, grossier, matérialiste, qui réussira au VII^e siècle l'exploit d'unir, sous une même *nation religieuse*, en l'occurrence islamique, un Orient jusqu'alors considéré comme une mosaïque malgré le glaive sévère des Byzantins et le sabre cruel des Sassanides.

rationaliste, triplés de l'ignorance de l'origine foncièrement chrétienne et européo-occidentale des concepts républicains, les amènent à fantasmer – dans tous les sens du terme – le *migrant sous-prolétaire*.

Il est au final difficile de déterminer si Macron équivaut à Caracalla, Héliogabale ou Sévère Alexandre, donc à la période du Bas Empire romain s'étendant de 211 à 235, ou même si notre état de putréfaction civilisationnelle, accentué par la fatigue deux fois séculaire des guerres civiles (1789-1968), ne nous place pas déjà au début de la période d'Anarchie militaire (235-284) ; mais où – victoire de Crassus-Capitalisme oblige – la manipulation, par *l'argent-glaive*, des médias et des masses électorales, en particulier des incultes indigènes ou naturalisés, a remplacé les insurrections prétoriennes soutenues par le mécontentement plébéien. La France serait donc actuellement dans un âge morphologique comparable à celui de la première moitié du III^e siècle dans la civilisation helléno-italique, et plus précisément à la période 210-250.

Quid des États-Unis ? Les États-Unis constituent de fait une grande puissance devant laquelle tremblent les pays non occidentaux, et couvrent leur sujette gallo-romaine de leur ombre protectrice par une sorte de protectorat (au sens juridique et colonial du terme). La vitalité de sa littérature depuis les années 1850 jusque très récemment nous a démontré que ce pays est à un stade historique équivalent à celui des Antonins (96-192) : les guerres interminables de Bill Clinton, George W. Bush et Barack Obama ces trois dernières décennies ne sont pas sans rappeler celles de Nerva et Trajan, tandis que la tentative d'apaisement de Donald Trump fait écho au pacifisme d'Hadrien et d'Antonin ; le retrait des troupes d'Irak et d'Afghanistan s'apparente à celui des troupes romaines de Mésopotamie vers 120 : l'Empire romain adopte dès lors une stratégie exclusivement défensive qu'il n'abandonnera plus. La présidence de Donald Trump pourrait équivaloir au milieu de la dynastie des cinq premiers Antonins (96-180). Car les présidents états-uniens successifs depuis trente ans incarnent la même époque que celle des cinq grands Antonins : la volonté impériale est encore coercitive, car la foi en l'idéal de vie romain (*Pax romana*) ou américain ("*American way of life*") est vivace, bien que cet idéal soit surtout matérialiste, – mais l'esprit de la plèbe l'emporte définitivement dans le jeu électif, – tandis que dans l'État profond se mêlent aux lignées patriciennes de riches démagogues mercantiles, – que le Sénat et ses députés sont rejetés dans les limbes de l'impuissance, – enfin que l'armée peine déjà un peu à recruter dans le peuple originel (à savoir, aux États-Unis, les Blancs et les Noirs) et se prépare à colmater ses trous avec des mercenaires métèques/naturalisés. Ce stade prélude à celui du Bas Empire, qui s'esquisse derrière les mouvements nihilistes au caractère *tribal* ("*Black lives matter*", "*Me too*", "*Safe space*", "*Cancel culture*"), en parallèle au succès des rythmes heurtés du hip-hop

face aux mélodies du rock-metal, ce dernier peu à peu dédaigné par la ferveur populaire. Le lecteur s'étonnera peut-être que nous comparions la si noble *Pax Romana* avec la si trouble *Pax Americana*. Il se trouve simplement que, du point de vue des contingences, Rome a eu de la chance. La succession des trois Flaviens et des cinq premiers Antonins, soit de huit règnes successifs exceptionnels sur une durée cent onze ans (69-180), n'est qu'un superbe oripeau sur le cancer qui ronge la société romaine. Pour connaître la vérité de celle-ci, il faut savourer l'ironie de Pétrone, les fulminations de Juvénal, le mépris de Marc Aurèle. La tumeur de la sénescence civilisationnelle ne concernait guère sous le règne néronien que les classes supérieures (équestres et sénatoriales, c'est-à-dire la grande bourgeoisie et l'aristocratie) ; soulevé le voile un siècle plus tard, la société entière se découvre cancéreuse. L'oligarchie états-unienne est plus populacière, il est vrai, et les Démocrates ont découvert leur véritable visage à l'occasion des élections présidentielles de novembre 2020 : par leurs menaces de mort sociale ("*Cancel culture*"), par là même de ruine financière (dans le pays de l'Argent-Roi) à l'encontre des partisans de Donald Trump exigeant une enquête judiciaire sur une éventuelle fraude électorale, par leur censure éhontée de la parole d'un président en exercice, nombre de sénateurs démocrates et de grands financiers se sont comportés à l'instar d'une garde prétorienne assassinant ses opposants et terrorisant le peuple afin d'imposer son *imperator*, en l'occurrence Joe Biden – alors même que les Démocrates se posent en champion du Droit ! On n'est pas plus cynique. Certes, les Américains ont encore foi dans leur civilisation ; mais c'est bien leur dernière noblesse ; et le caractère populacière de leur régime politique accélère la dégradation de leur sénescence en comparaison de Rome. Même si la *Pax Americana* se poursuit, les Américains entreront dans la phase morphologique irréversible de Bas Empire durant le deuxième tiers du XXI^e siècle.

En résumé, en cette année 2020, la France correspond à la phase helléno-italique des années 220-240, et les États-Unis à celle des années 130-150. Ce raisonnement est corroboré par le fameux *siècle d'avance dans la décadence* qu'a toujours possédé la France. En d'autres termes, les États-Unis sont sur la pente déclinante du Haut Empire (version accélérée), tandis que la France est déjà amplement entrée dans la phase de déliquescence anhistorique du Bas Empire, depuis au moins un demi-siècle.

Or, nous devons tenir compte de cette loi d'airain : lorsqu'une époque est psychiquement révolue, elle est irréversible.

De plus, rappelons que les contingences sont imprévisibles : la méthode spenglérienne permet seulement d'apprécier, mais avec certitude, l'esprit et l'atmosphère de l'époque, par là même ses virtualités futures.

c) Perspectives sur l'avenir de la France et des États-Unis au XXI^e siècle

La méthodologie de l'analyse morphologique spenglérianne nous mène rapidement à comprendre que la période actuelle confirme en France la prégnance du nihilisme et l'intégration forcée de diverses psychés étrangères à nos destinées occidentales. Le métissage n'est plus une option, mais une nécessité morphologique en raison d'une société française devenue elle-même par nature métissée socialement et ethniquement.

Les Français ne retrouveront plus jamais l'esprit printanier des cathédrales et des croisades, le double amour, si mûr et si sûr, de l'épopée condéenne et de la grandeur louis-quatorzienne, ni ne s'exalteront en des destinées impériales d'idéaux (philosophiques) et de gloires (militaires). Alors qu'ils acclamaient *Le Cid* en 1637, pièce qui demeura *un an* à l'affiche, ce qui en dit long sur l'esprit français au XVII^e siècle, le record à l'affiche au XXI^e siècle est détenu par *Bienvenue chez les Ch'tis* (2008) et *Intouchables* (2011)...

Quid dès lors du césarisme à la romaine qui sauva Rome quelques siècles dans une période identique ?

Tout rêve de césarisme français tient dorénavant de l'uchronie : les Bonaparte en ont épuisé les possibilités, avortées à Waterloo (1815) et à Sedan (1870), défaites humiliantes suivies d'invasions qui ont écoeuré les Français de telles aventures ; ce double traumatisme dont résulta une méfiance instinctive, irrépressible, impressive, explique que le Fascisme ne les ait guère séduit durant l'Entre-deux-guerres, malgré un Parti communiste très puissant, lequel promettait... le métissage social où plongeait déjà la France la tête la première. Un césarisme imposé par d'autres pays occidentaux aurait peut-être pu forcer les Français à s'y atteler : mais l'annihilation sanglante du Troisième Reich allemand (1945) a définitivement enterré l'option césarienne dans la civilisation euro-occidentale. C'est pourtant aussi l'échec définitif du césarisme qui a permis la renaissance du Royalisme en France, lequel, sous le Second Empire (1852-1870), était considéré comme une antiquité, au point que nombre de légitimistes rejoignirent Napoléon III.

Quid du Communisme et de l'Anarchisme ? Ces idéologies résultaient d'une nécessité historique, tandis qu'elles se sont à présent muées en diverses doctrines tribales d'autant plus gangrenées de néolibéralisme qu'exclusivement états-uniennes. De fait, l'effondrement du Soviétisme à la fin du XX^e siècle, grand Vaincu de la Troisième Guerre mondiale dite Guerre Froide (1945-1991), a humilié le drapeau rouge face à l'aigle américaine, et l'a d'autant plus stérilisé qu'une fois le Communisme vaincu et déchiré par les griffes du rapace, son intimité, autrement dit ses crimes inexpiables et son ennui existentiel, fut jetée en pâture à la moquerie

universelle – à ce point que même la Chine et le Viêt Nam (vainqueur pourtant de deux batailles majeures de la Guerre Froide : contre la France (1954) et contre les États-Unis (1975)) se sont convertis dès les années 1990 au Capitalisme triomphant. En France, le Communisme et l'Anarchisme ne séduisent plus que des fonctionnaires et des *adulescents*, ou bien des étrangers, souvent appelés *indigénistes*, naturalisés par l'artifice du droit du sol, avides d'imposer leur Psyché étrangère, héritée de leurs parents, et qui usent du prétendu potentiel révolutionnaire de l'extrême Gauche actuelle comme d'une arme de destruction massive à l'encontre d'un univers culturel où ils se sentent en porte-à-faux faute de le comprendre. Dans tous les cas, les scores électoraux médiocres des partis d'extrême Gauche ces trois dernières décennies prouvent qu'ils ne mordent plus sur l'âme française, sinon par la nostalgie d'un rêve de justice sociale aussi efficient que celle de la grandeur impériale.

Récapitulons ces considérations dans la sphère plus vaste de la civilisation occidentale. La phase hivernale de celle-ci a cherché aux XIX^e et XX^e siècle une forme ultime où se pétrifier. Dans la civilisation helléno-italique, ce fut le césarisme au terme d'une guerre civile opposant deux triumvirats successifs dans le cadre d'une République romaine ayant déjà dévoré les territoires de culture helléno-italique ; dans la civilisation irano-arabo-byzantine, ce fut le califat islamique au terme d'une guerre de conquête contre l'Empire byzantin orthodoxe et l'Empire sassanide zoroastrien ; dans la civilisation européo-occidentale, après l'échec des deux empires français au XIX^e siècle, quatre idéologies se dressèrent dès les années 1910 : le Royalisme, le Capitalisme, le Fascisme, le Communisme. Le Royalisme, incarné par les empires allemand, austro-hongrois et russe, en France par l'Action Française, fut défait au terme de la Grande Guerre (1918) et de la Guerre civile russe (1923) ; la victoire écrasante des démocraties libérales et des républiques soviétiques l'a écarté du jeu politique. Le Fascisme, incarné par l'Italie fasciste et le Troisième Reich, fut littéralement annihilé par la victoire des Alliés (1945). Le Communisme s'humilia publiquement en s'avouant vaincu par abandon, mettant fin de son propre chef à la Guerre froide (1991). En conséquence, le Capitalisme, sous sa forme néolibérale (capitalisme financier), incarné par les États-Unis d'Amérique, est sorti vainqueur des trois guerres mondiales successives. À l'instar des césars et des califes dirigeant l'ère entière de leur civilisation, la présidence états-unienne impose son idéologie à l'ensemble des cultures, mortes ou agonisantes, de sa sphère civilisationnelle. Il est par ailleurs intéressant d'observer qu'à l'exception du Royalisme, les trois autres régimes bellicistes : Fascisme, Capitalisme, Communisme, sont directement issus des Lumières, de ses obsessions rationalistes et scientifiques.

Il ne reste donc de viable, de vivante que l'idéologie capitaliste. C'est pourquoi s'instaure progressivement, depuis les années 1990, une dictature nihiliste de forme néolibérale sous l'égide d'une oligarchie vénale et mercantile, système socio-économique et juridico-politique que l'on pourrait nommer *totalitarisme consumériste*, — le *consumérisme* étant défini comme l'ensemble du mode de vie et de pensée imposé au nom du Progrès par les maîtres néolibéraux à leurs sujets-consommateurs, qui ne doivent tenir que de leur camelote ce qu'ils mangent, manipulent ou pensent, pensée, objets et mets formatés en fonction des seuls intérêts commerciaux, toute critique ou rébellion étant stigmatisée comme « réactionnaire » et « fasciste » et frappée de mort sociale et financière.

Cependant, la phase de Bas Empire des États-Unis, qui commencera durant le deuxième tiers du XXI^e siècle, amènera ceux-ci, faute de force et de volonté, à relâcher leur étreinte sur leurs protectorats européens, abandonnant d'ici moins d'un siècle la France esseulée à son sort. Sans la menace de l'armée états-unienne et la corde salvatrice du dollar américain, toutes les virtualités d'une époque nihilistes seront envisageables, à savoir les faillites étatiques et surtout les invasions des pays étrangers (non occidentaux) ne nous craignant plus. C'est alors seulement que pourront être évoquées, avec crédibilité, les nouvelles Grandes Invasions. D'où viendront-elles : Turquie, Chine, Algérie, Russie, d'autres encore ? N'étant point devin, nous n'y pouvons répondre. Mais il est évident que ces pays, certes tous anhistoriques¹⁸, mais organisés en dictatures ou semi-dictatures centralisées plus ou moins efficaces, et ayant conquis par les siècles une unité ethnico-culturelle solide, lorgneront sur la France comme sur une hypothétique colonie, et que, la France, à l'armée surannée, à l'État impotent de par la bureaucratie, le suffrage universel et le pot-pourri ethnico-culturel, s'offrira comme proie plausible à leurs appétits.

Résumons donc l'état de la France actuelle :

- césarisme raté,
- communisme avorté,
- conservatisme américanisé,
- oligarchie néolibérale,
- armée surannée et en manque d'effectifs,

¹⁸ Le cas de la Russie reste spécifique. Il semble qu'une civilisation y naquit au début ou au milieu du XIX^e siècle : ses écrivains (qui ne laissèrent leurs noms qu'en raison de l'imitation de la civilisation européen-occidentale) étaient pour la plupart de véritables mystiques médiévaux. Les romans de Dostoïevski révèlent une atmosphère digne de la France du XII^e siècle. Les massacres inouïs et les exils irrémédiables que causa le Soviétisme et son effondrement paraissent hélas avoir avorté, en quelques décennies, cette neuve civilisation. Nous déclarons donc la Russie actuellement anhistorique.

- métissage social achevé en vulgaire mélasse,
- métissage ethnique en cours en vue d'accoucher d'une masse informe à bas QI,
- immigrations exponentielles favorisées,
- nihilisme absolu de l'ensemble de la population.

Reconnaissons-le clairement : la France ne présente belle figure que par la grâce du protectorat militaire et financier des États-Unis d'Amérique en phase historique ultime, laquelle cessera d'ici quelques décennies, c'est-à-dire avant la fin du XXI^e siècle. Il est donc à présent impossible d'éviter un retour à la sauvagerie tribale à une société française informe, nihiliste, consumériste, dénuée de puissance militaire – sauf à ce qu'un Singulier surgisse, ou sauf à ce qu'un pays étranger la colonise et trouve son intérêt à la bien traiter. La situation sanitaire, financière, sociale, économique, juridique et intellectuelle connaîtra au fur et à mesure des décennies un effondrement sensible, la pollution et la surpopulation en plus¹⁹.

La seule panacée serait de faire en sorte que la transition vers la Sauvagerie anhistorique²⁰ s'opère avec la moindre souffrance. Le seul moyen d'un tel objectif est d'empêcher une brisure psychique, donc intellectuelle, donc politique et technologique, entre la civilisation euro-occidentale millénaire et la Sauvagerie anhistorique qui s'instaurera ; il faut aussi que le régime transitoire ne dépende plus de la masse ignorante, plus spécifiquement qu'il se débarrasse de l'absurdité imbécile du suffrage universel, mais qu'il soit dans le même temps, en vertu du Droit, forcé de respecter sa population. Il nous faut, en conséquence, trouver un régime qui incarne les racines de l'époque ancienne (Mémoire, Liberté, Intellect) tel un bloc juridico-politique sacré, mais assez souple pour se moderniser, c'est-à-dire s'adapter à une société informe et nihiliste, – un régime qui ne soit pas issu des Lumières, mais de leur dépassement ultime, nietzschéen et freudien, qui conserverait donc les bénéfiques des Lumières tel un simple agrément, – un régime dont les aspects traditionnels serviraient de garde-fous à l'*hybris* nihiliste. Ce moyen unique est évidemment la Restauration de la Monarchie capétienne (famille d'Orléans), par le biais d'une constitution où le Roi régnerait, sans plus de suffrage universel sinon local (les communes et parlements régionaux servant alors de contre-pouvoirs), entouré d'une nouvelle aristocratie à tropisme militaire concurrencée par un crypto-clergé d'intellectuels lettrés et indépendants, d'obédience catholique traditionaliste, sans en exiger la foi mais au moins la forme, voire sous l'obédience d'une Église gallicane revenue à un certain

¹⁹ Les récentes analyses livresques d'Emmanuel Todd (cf. note n°13) et de Christophe Guilluy (né en 1964) confirment que ce mouvement de déclin digne du Bas Empire s'est amorcé dès les années 2010.

²⁰ Selon la délicate nuance de Joseph de Maistre (1753-1821) dans *Les Soirées de Saint-Petersbourg* (1821) relative aux esprits nihilistes des civilisations fanées : « Ce ne sont pas des barbares, mais des sauvages, [c'est-à-dire] non pas des rudiments, mais des débris de civilisation ».

traditionalisme, quitte à faire sécession de Rome à l'instar de l'Église anglicane, et en instaurant une tolérance et une unité intellectuelle de concordat avec les autres religions (Protestantisme, Judaïsme, Islam, notamment). Le *laïcisme* de la loi de 1905 n'a jamais eu d'autre objectif que de laisser au régime républicain les mains libres à seule fin d'imposer à la France l'Être Suprême de la Franc-Maçonnerie des Lumières à présent *athéisé* sous la forme de concepts droit-de-l'hommes et néolibéraux intégrés au Bloc de constitutionnalité ; si l'on se souvient qu'en phase posthistorique (tribale ou totalitaire), le régime se confond au pays et lui tient lieu de morale, se découvre sans fard la *forme contemporaine du nihilisme français* : la « République ».

Si la Restauration demeure l'unique espoir français, il ne faut pas non plus se leurrer sur l'utilité d'icelle : sans forcément éviter de lourds conflits civils, la Restauration victorieuse eût sauvé la France en 1789 (sans la réunion suicidaire des États Généraux), en 1830 (sans les imbéciles Ordonnances de Saint-Cloud), en 1880 (sans la niaiserie politique du comte de Chambord) ou même en 1910 (par le coup de force maurassien), et lui eût sans conteste accordé deux ou trois siècles de survie autonome, en lui évitant guerres intestines²¹ et saignées étrangères ; si elle s'était réalisée en 1965 (selon le souhait de De Gaulle), la Restauration eût maintenu la France dans une certaine dignité, pétrifiant celle-ci dans une sorte de gaullisme séculaire, lui réservant des forces pour un avenir cruel, malgré les compromissions certaines qu'aurait dû accepter le régime avec un totalitarisme consumériste déjà vorace. À présent, la

²¹ Au-delà des révolutions niaises, stériles et meurtrières de juillet 1830, février et juin 1848, septembre 1870 et mars 1871, au-delà des guerres civiles larvées à l'instar de l'Affaire Dreyfus (1894-1906), de l'Affaire des fiches (1904) et de la Loi de séparation des Églises et de l'État (1905), songeons à la Guerre (civile) d'Algérie (1954-1962). L'objectif de l'invasion française de l'Algérie par Charles X, déclarée « la dernière croisade » par Chateaubriand à la Chambre des pairs au mois de juin 1830, était de christianiser, de gré ou de force, le Maghreb, en instaurant ensuite, à terme, une assimilation entre la noblesse d'épée nord-africaine (émirs) et la noblesse d'épée française. Selon les critères de l'analyse spengliérienne, cette opportunité était possible. En effet, les Algériens constituent la périphérie de la civilisation irano-arabo-byzantine, entrée depuis des siècles en phase posthistorique, donc anhistorique, autrement dit dans une stérilité intellectuelle (ressassement inlassable des formes passées) doublée d'une logique tribale (proto-totalitaire), par là même à la morale mesquine, dégradée et corrompue (parmi les classes dirigeantes et citadines, celles incarnant la culture), – état politico-psychique que résume le terme nihilisme ; or, les peuples nihilistes sont justement ceux susceptibles de s'acculturer le plus parfaitement à une civilisation encore organique, vivante, telle la France du XIX^e siècle. L'obstacle à cette ambition était l'Islam : celui-ci constituait la *forme du nihilisme maghrébin*, cette forme qui l'empêchait de sombrer dans une barbarie sans foi ni loi, justifiait l'ordre public, et maintenait la population algérienne dans un psychisme irano-arabo-byzantin. Il suffisait à la France de détruire comme un château de carte ce formalisme à tropisme oriental, et de le remplacer par un autre à tropisme occidental. La population maghrébine, ahurie de sombrer dans un nihilisme absolu ouvrant les vannes à un Far West des plus sauvages, se serait raccrochée à l'Ordre nouveau salvateur : le Catholicisme romain soutenu par une noblesse militaire semblable à la sienne. Il suffisait ensuite de mêler au fil des décennies, par mariages, les élites arabo-kabyles aux gallo-romaines. Certains patriotes français, amoureux du Maghreb, entrevirent cette nécessité préalable : ainsi de Charles de Foucauld (1858-1916) dans une lettre célèbre en date du 29 juillet 1916 adressée à René Bazin (1853-1932), où il observe qu'il est déjà bien tard pour réaliser ce projet de christianisation. En 1830, l'Histoire universelle en eût été changée. Les laïcards et autres progressistes, dont Paul Bert (1833-1886) fut l'incarnation, en décidèrent autrement, pour le résultat que l'on connaît.

Restauration servira simplement à éviter aux âmes et aux corps français les larmes de sang du vol et du viol, à maintenir la sécurité publique, l'indépendance politique et économique, et surtout la liberté individuelle (en particulier d'expression) ainsi que la mémoire culturelle, en vue de former des intelligences lettrées au service de la collectivité, ; mais la Royauté n'empêchera pas la société française de devenir une mélasse ethnico-sociale divisée en communautés tribales, rongée de déclassés amers et de psychismes étrangers, aux individus malhonnêtes, grossiers, matérialistes, corruptibles, du sein desquels tentera de s'imposer, sournoisement, une « élite progressiste » vénale de bureaucrates, technocrates et universitaires alliés à des entrepreneurs mercantiles.

Le problème majeur de tout monarchiste dans la République française du premier quart du XXI^e siècle est en réalité le protectorat états-unien imposé à la France depuis plus d'un demi-siècle, dont l'Union Européenne n'est que le faux nez. L'oligarchie française, en raison des cataclysmes du siècle précédent, est actuellement inféodé à celle des États-Unis d'Amérique, et ses membres choisis en fonction de leur servilité ; ce n'est pas un hasard si les individus les plus nihilistes, de culture occidentale ou non, importent d'Amérique du Nord l'ensemble de leurs concepts. Les États-Unis maintiennent évidemment par la force (le glaive médiatique, militaire et financier) le règne de ces béni-oui-oui favorables à leurs intérêts (des boursicotiers à la Macron aux indigénistes à la Traoré). La France actuelle ne possède aucune autre force qu'électorale pour contrer cette oligarchie consumériste – ce qui est le privilège du protectorat sur la colonie –, mais aucune idéologie métapolitique – sinon surannée –, donc aucun programme d'indépendance politique – de toutes façons inutile, puisque le suffrage universel est le porte-voix des imbéciles et des baratineurs.

La seule possibilité d'engendrer une Restauration consisterait à attendre le relâchement du protectorat états-uniens, puis susciter ou profiter d'une insurrection populacière pour la manipuler en l'infiltrant avec des milices paramilitaires, en promettant des sinécures à ses chefs improvisés, et forcer ainsi au coup d'État avec des complicités acquises dans l'armée (plus précisément dans la gendarmerie, puisqu'il n'y a plus d'armée proprement dite), le Roi en tête de proue du mouvement. Cette perspective nécessite un long travail en amont, à ce jour à peine ébauché, tandis que l'opportunité putschiste ne semble pas réalisable avant le milieu du XXI^e siècle (c'est-à-dire lorsque les États-Unis entreront en phase anhistorique). Il faut par ailleurs bien maintenir à l'esprit que la population française du XXI^e siècle est, à l'exception des Singuliers au nombre toujours plus ténu, désormais incapable de sacrifices à des idéaux grandioses, et qu'en conséquence, si elle possède certes des hommes courageux (ainsi que l'a

démontré la jacquerie des Gilets Jaunes en 2018-2019), ceux-ci ne marcheront que dans l'optique d'une récompense sociale et pécuniaire.

Le scénario reste toutefois hautement improbable. Il est plus certain que les destinées de la France, d'une passivité irrémédiable, sont scellées : elle perdurera sous le protectorat états-unien, – puis, abandonnée, sombrera dans la sauvagerie anhistorique propre aux républiques bananières, sa population paupérisée, amnésique et désespérée, violemment rancunière à l'égard d'une oligarchie cruelle, nihiliste et richissime, – avant de se laisser dépecer par le premier conquérant ou colonisateur venu, l'oligarchie tentant de s'y assimiler, le peuple d'y découvrir un protecteur.

Peut-être alors les siècles et millénaires futurs verront-ils resurgir une civilisation nouvelle parmi les peuples inouïs qui habiteront le territoire de ce qui fut jadis la France et où naquit l'Occident.